

Véronique Abel, Marc Bouiron et Florence Parent (dir.)

Fouilles à Marseille Objets quotidiens médiévaux et modernes

Publications du Centre Camille Jullian

Chapitre 2. Le XII^e s. : entre Islam et Byzance

Florence Parent

DOI : 10.4000/books.pccj.3621

Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance

Lieu d'édition : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance

Année d'édition : 2014

Date de mise en ligne : 6 avril 2020

Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine

EAN électronique : 9782491788056



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

PARENT, Florence. *Chapitre 2. Le XII^e s. : entre Islam et Byzance* In : *Fouilles à Marseille : Objets quotidiens médiévaux et modernes* [en ligne]. Publications du Centre Camille Jullian, 2014 (généré le 18 octobre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/3621>>. ISBN : 9782491788056. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.3621>.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Chapitre 2

Le XII^e s. : entre Islam et Byzance

(Florence Parent)

Les découvertes concernant le XII^e s. se sont multipliées depuis une vingtaine d'années. Initiée avec les explorations autour de l'Hôtel de Ville, la connaissance du vaisselier marseillais au XII^e s. ne cesse de s'enrichir. La documentation provient essentiellement de ces premiers chantiers de la place Villeneuve-Bargemon (environ 3000 fragments), que viennent compléter d'autres trouvailles plus ponctuelles. La plus grande part concerne l'habitat urbain et la voirie desservant ces bâtiments (Villeneuve-Bargemon, Tunnel de la Major et Bourse). De petits lots ont toutefois été exhumés dans des contextes d'habitats plus isolés à la frange de la ville (habitat et chemin de Alcazar et silos de la rue Trinquet). La nature même de ces contextes, sols piétinés de rues et d'habitats et remblaiement de silos à leur abandon, n'a pas favorisé la conservation du mobilier. Aussi est-ce d'un matériel extrêmement fragmenté et incomplet dont il est question dans ce chapitre (**tableau I et fig. 7**).

L'état actuel des découvertes et des recherches régionales ne permet guère d'affiner la chronologie et donc la typologie au sein de cette période. L'extrême rareté des monnaies dans ces contextes marseillais ainsi que leur mauvais état de conservation ne remédient pas à cette imprécision.

À cette époque, les produits régionaux sont toujours largement prépondérants. Leur cuisson en atmosphère réductrice et leur fonction en sont toujours les dénominateurs communs bien que quelques exceptions apparaissent : qu'il s'agisse de céramiques à pâte brune, à pâte grise ou exceptionnellement rouge ou claire, elles ne portent aucun revêtement et sont toutes à usage culinaire ou de stockage. Mais les qualités de pâte et les formes, détaillées plus loin, permettent de distinguer plusieurs provenances locales et régionales, sans qu'il soit possible de les attribuer à un atelier en particulier.

À leur différence, les produits importés sont tous cuits en atmosphère oxydante. Les formes en sont plus variées. La plupart sont glaçurées et semblent avoir un double usage : cuisine et table. La vaisselle émaillée

ou engobée est rare et peut être considérée comme un produit luxueux donc précieux. Bien que présentes en faible proportion, ces importations offrent un échantillonnage de diverses productions issues de tout le bassin méditerranéen, où règnent culture byzantine et culture islamique.

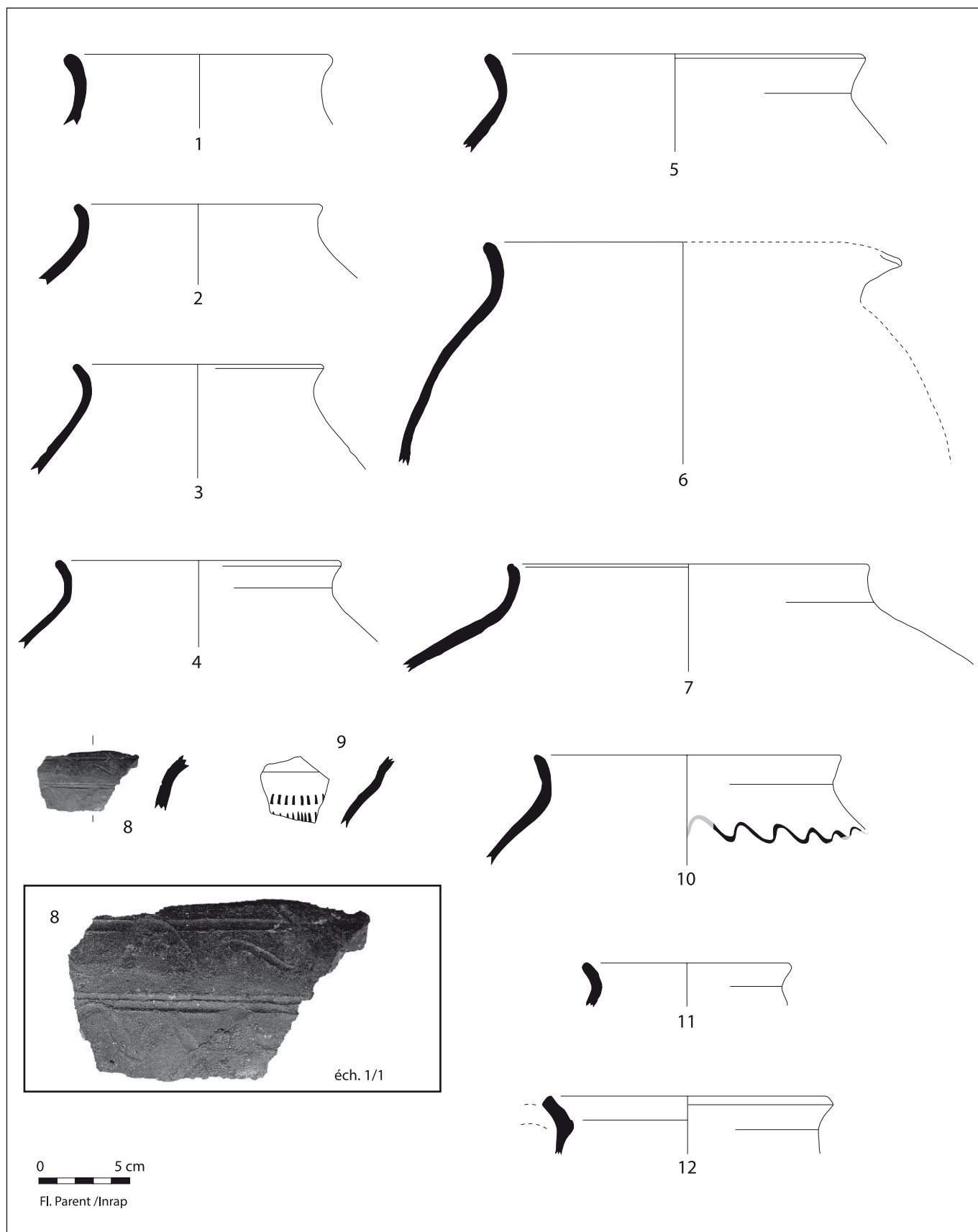
1. Les productions locales et régionales

Qu'elles soient de provenance locale ou régionale, les céramiques cuites en atmosphère réductrice sont toujours prépondérantes : dans toutes les découvertes, elles rassemblent plus ou moins 80 % des produits destinés aux cuisines marseillaises. Elles sont omniprésentes en Provence à cette époque et donc relativement bien connues d'un point de vue typologique, même si très peu d'ateliers sont reconnus pour l'instant. À cette période, on assiste à l'apparition et à la généralisation des fonds plats sur certaines formes, sans doute à mettre en relation avec un changement dans les pratiques des habitants : certains vases n'auraient plus uniquement une fonction de stockage et/ou de cuisson mais aussi celle de service. Ces changements de pratiques se manifestent également par l'introduction des pégaus vers la fin du XI^e s. : ces pots à une anse, de contenance réduite et ne comportant ni col ni bec verseur, sont systématiquement équipés d'un fond plat permettant leur utilisation aussi bien sur les braises que sur la table. Pots et pégaus sont les équipements incontournables des cuisines provençales au XII^e s. mais celles de Marseille sont également parfois pourvues d'ustensiles inédits pour la région.

Le procédé de cuisson en atmosphère oxydante (qui confère à la pâte des tons beige à rouge) ne semble pas pour autant abandonné mais demeure nettement minoritaire, voire marginal.

1.1. Les céramiques communes à pâte brune

Cette catégorie de céramique commune est caractéristique non seulement par sa pâte aux tons de brun variés mais aussi par la présence d'une multitude de



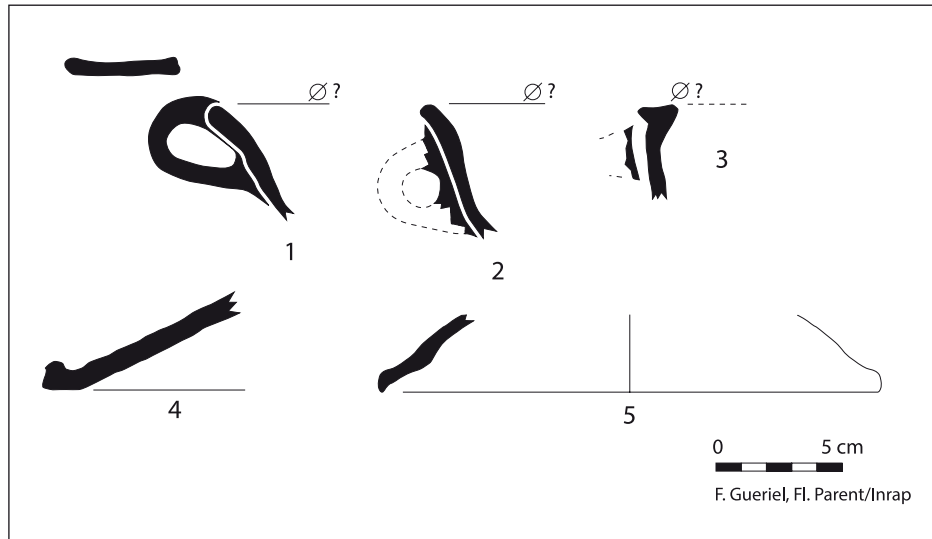


Fig. 9. Céramiques communes à pâte brune du XII^e s. : formes rares. 1-4 : place Villeneuve-Bargemon ; 5 : rue Trinquet.

paillettes de mica. Outre ces paillettes, des particules blanches ou grises anguleuses (dont certaines pourraient être du quartz) sont nombreuses et nettement visibles dans l'épaisseur, aussi bien qu'en surface. Sont présents également, en moindre quantité, des nodules plus sombres probablement ferrugineux.

Le problème de l'origine de ces céramiques n'est pas encore résolu, même si de nombreuses hypothèses la situent dans le Var, où une production de ce type est connue depuis l'Antiquité et plus exactement dans la vallée de l'Argens ou le Massif des Maures (Pelletier 1997b, p. 68 ; Amouric *et al.* 2009, p. 34-35).

L'essentiel du répertoire réside dans des pots, le plus fréquemment de grandes dimensions (20 cm et plus à l'ouverture). De manière anecdotique apparaissent ça et là, quelques pots de taille moyenne (diamètre oscillant entre 12 et 16,5 cm à l'ouverture) (**fig. 8, n°1-2, 10**). Quelle que soit leur dimension, leur forme est simple et rudimentaire à l'image de leur façonnage : les lèvres simplement déversées (**fig. 8, n°5-7**) sont parfois légèrement effilées (**fig. 8, n°3-4**), et vont habituellement de pair avec un bec pincé, les parois globulaires et les fonds nettement bombés (**fig. 8, n°5-6, 7**). Ces pots ne comportent généralement pas d'anse ; quand celles-ci existent, elles sont rubanées et posées verticalement à l'opposé du bec. Bien que son diamètre d'ouverture l'intègre aux pots de moyenne dimension (16 cm), un fragment retrouvé à Villeneuve-Bargemon peut être rapproché par sa morphologie du type « pot de petite dimension » identifié à Sainte-Barbe (Pelletier 1997b, p. 68, fig. 43 n°12) dans des contextes sensiblement contemporains : la lèvre rectangulaire est étirée vers l'extérieur tandis qu'à l'intérieur elle est soulignée d'une

gorge et d'un ressaut (**fig. 8, n°12**). La forme ne semble pas très pansue vu l'orientation des parois. Un deuxième vase de petites dimensions (11,5 cm de diamètre à l'ouverture) adopte quant à lui le profil classique des séries de dimensions supérieures (**fig. 8, n°11**).

Les éléments décoratifs restent exceptionnels. Il peut s'agir d'un décor ondé organisé en registres verticaux délimités par une gorge (**fig. 8, n°8, 10**) ou d'une simple molette de bâtonnets étagés sur plusieurs registres comme sur le fragment **fig. 8, n°9**, à rapprocher de celui découvert sur la place Général-de-Gaulle (Richarté 2001, p. 140).

Les formes ouvertes sont tout aussi rares : deux exemples de jattes découverts place Villeneuve-Bargemon (**fig. 9, n°1-2**) présentent une lèvre simple légèrement déversée à l'extérieur sur laquelle vient s'attacher une anse courte verticale. Un fragment provenant du même site (**fig. 9, n°3**) pourrait correspondre à une nouvelle forme de jatte à moins qu'il ne s'agisse du premier exemple de marmite reconnu pour cette période : le bord rentrant est replié en bourrelet vers l'extérieur de manière à former une lèvre triangulaire saillante des deux côtés, l'attache de l'anse horizontale s'effectue sur le bord externe.

Les seuls couvercles qui peuvent être associés à ces produits sont tronconiques avec une lèvre rectangulaire repliée vers l'extérieur et soulignée d'une gorge tandis que la face interne de la lèvre forme un replat afin de s'adapter à son support (**fig. 9, n°4**). Un exemplaire d'un type légèrement différent a été découvert place Général-de-Gaulle (Richarté 2001, fig. 177-1) et un dernier d'un type encore différent sur le site de la rue Trinquet (**fig. 9, n°5**).

1.2. Les céramiques communes à pâte grise

De consommation courante durant le XII^e et encore au début du XIII^e s., les productions en pâte grise totalisent plus de la moitié des produits en usage, suivant en cela un schéma désormais classique dans toute la Provence. Trois groupes peuvent être nettement individualisés, essentiellement à partir de leurs caractéristiques de pâte, mais aussi par leur procédé de fabrication. Cependant rien n'exclut qu'un même atelier ait produit et fourni des vases à partir de différents bancs d'argile et/ou de différentes techniques de fabrication, le cas des officines de Sainte-Barbe au siècle suivant en est un exemple patent (Marchesi *et al.* 1997). Seules des analyses géochimiques et/ou pétrographiques permettraient d'individualiser les différentes origines de production.

1.2.1. Les céramiques communes à pâte grise grossière

Cette première catégorie de céramiques communes à pâte grise apparaît de manière sporadique mais régulière dans les contextes marseillais du XII^e s., notamment dans les niveaux de voirie de la place Villeneuve-Bargemon et dans quelques silos de la rue Trinquet.

Ces pots présentent de fortes affinités avec les produits du bassin de Saint-Maximin (Var) dont certaines productions sont connues de l'Antiquité tardive jusqu'au XI^e s. puis de nouveau à partir de la fin du XII^e s. (Démians d'Archimbaud 1980 ; Pelletier 1997a ; Pelletier 1997b ; Pelletier-Bérard 1997 ; Argueyrolles 2000). Même si la chronologie de nos exemplaires ne correspond pas à cette chronologie, il est vraisemblable que ces éléments aient été fabriqués sur le même territoire car rien ne permet de certifier ni de justifier que les officines du territoire varois aient interrompu leur activité durant près d'un siècle (le XII^e) pour la reprendre ensuite.

Quelques fragments présentent une pâte gris foncé où les nodules ferrugineux sont quasiment absents mais qui est criblée de particules blanchâtres de toutes tailles dont certaines peuvent atteindre 3 mm et apparaître en surface. Elle est très rugueuse au toucher. Contrairement aux autres céramiques à pâte grise, celles-ci ne semblent pas tournées mais plutôt modelées. Un fragment de pot porte un décor à la molette aux motifs élaborés organisé en plusieurs registres superposés (**fig. 10, n°4**). Ce genre de décor reste exceptionnel pour l'époque et la région : il n'est reconnu pour l'instant que sur un inhabituel pégau à trois becs pincés attribué au XII^e s. (Zérubia 1995, p. 71,

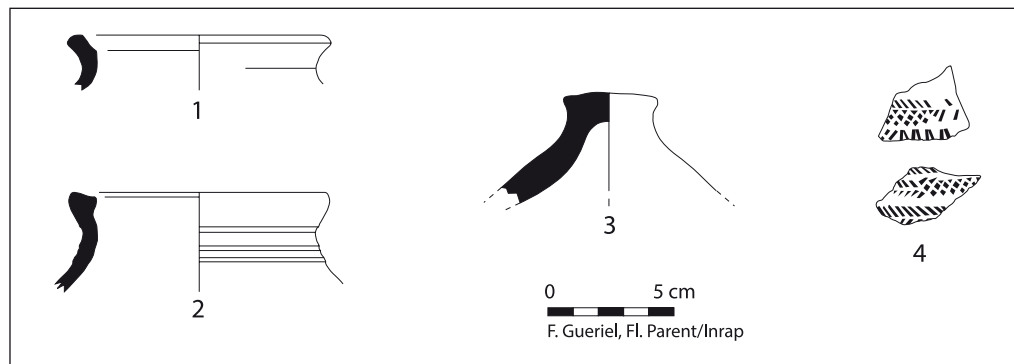


Fig. 10. Céramiques communes à pâte grise grossière du XII^e s. 1-4 : place Villeneuve-Bargemon.

La plupart des éléments semblent façonnés dans une argile très nettement réfractaire. De couleur gris clair à cœur, elle forme souvent une pellicule très foncée en surface. Les inclusions y sont très nombreuses et les nodules ferrugineux sont prééminents. Contrairement à toutes les céramiques grises évoquées à la suite, le mica en est totalement absent. Les rares éléments de forme conservés correspondent essentiellement à des pots à lèvre simple (**fig. 10, n°1**) d'une dizaine de centimètres de diamètre à l'ouverture. L'un d'entre eux se distingue par sa lèvre triangulaire, (**fig. 10, n°2**). L'extérieur de sa panse est strié. La gorge, plus ou moins prononcée, aménagée sur la lèvre, semble destinée à supporter un couvercle tel l'exemplaire (**fig. 10, n°3**).

fig. 85-87) et sur des marmites ou des couvercles légèrement plus tardifs, datés de la fin du XII^e s. au moins (Démians d'Archimbaud 1980, p. 313 ; Pelletier 1997a, p. 119 ; Pelletier 1997b, p. 68-70, fig. 44-45).

1.2.2. Les céramiques communes à pâte grise micacée

Ce groupe est largement majoritaire au sein des céramiques à pâte grise. En général, la pâte contient une multitude de paillettes de mica. L'omniprésence d'inclusions blanches à grisâtres de toutes tailles en est un autre trait caractéristique, même si leur quantité est très variable d'un fragment à l'autre, tout comme les nodules plus sombres (ferrugineux ?). La qualité

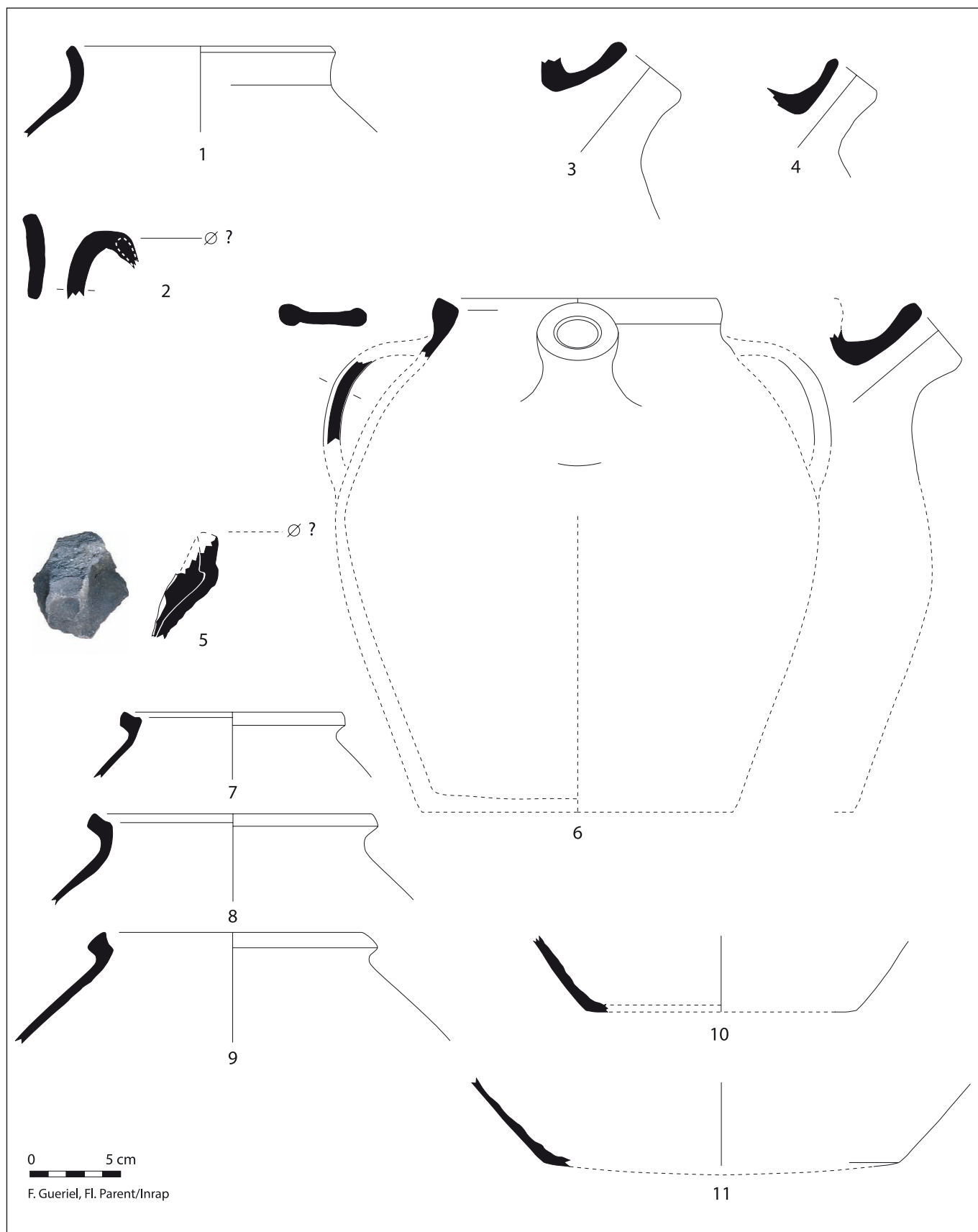


Fig. 11. Pots en céramique commune à pâte grise micacée du XII^e s. 1, 3, 4, 6-9, 11 : place Villeneuve-Bargemon ; 2, 5, 10 : rue Trinquet.

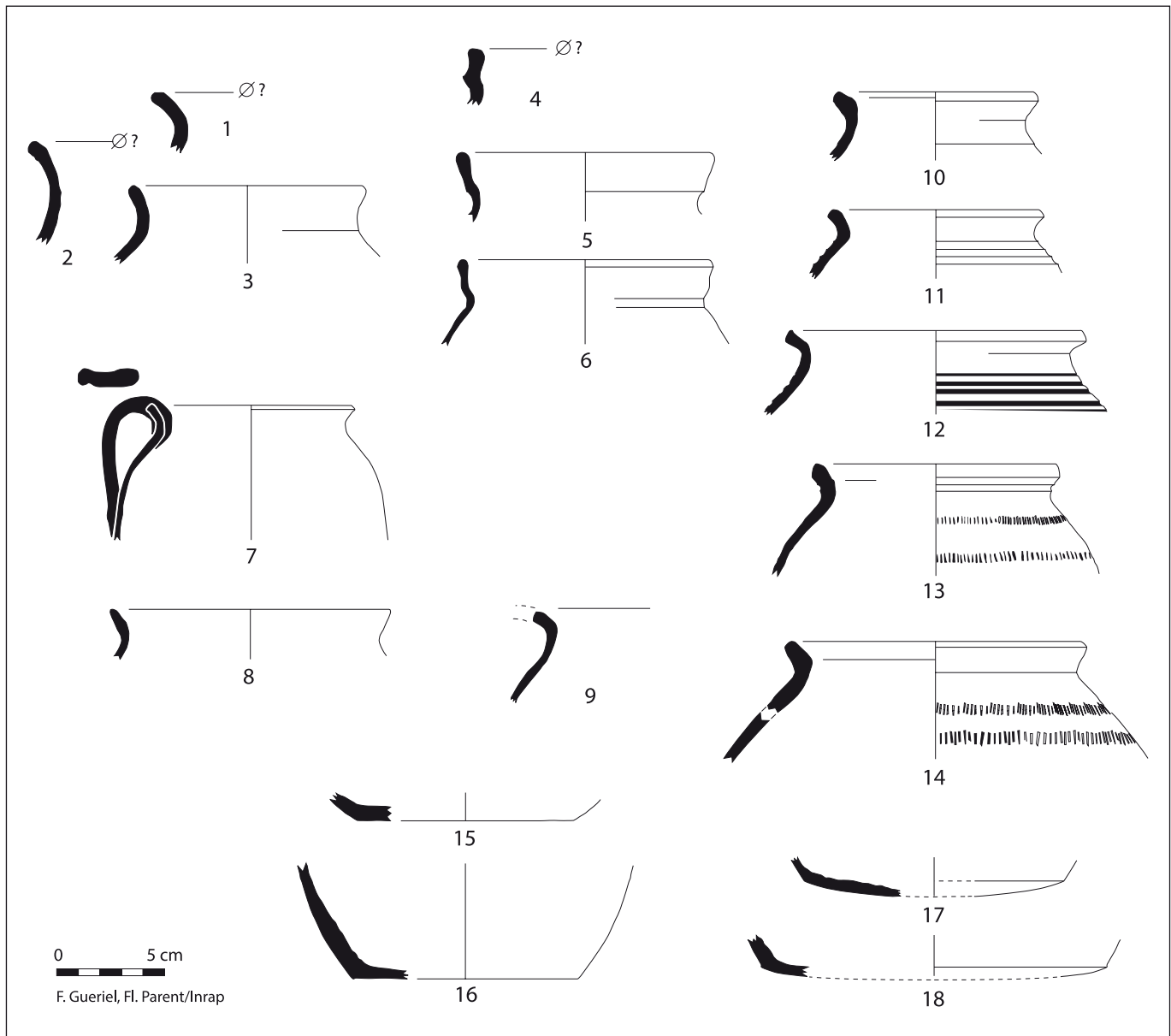


Fig. 12. Pégaus en céramique commune à pâte grise micacée du XII^e s. 1-7, 9-13, 16, 18 : place Villeneuve-Bargemon ; 8, 15, 17 : rue Trinquet ; 14 : Alcazar.

des pâtes et la température de cuisson semblent elles-mêmes irrégulières : certains fragments présentent une texture plus fine ou plus tendre, une couleur grise plus ou moins claire ou une pâte extrêmement cuite et donc très dure, à l'aspect presque grésé. La relative diversité des pâtes n'exclut pas pour autant qu'il s'agisse d'une même aire de production et grandes sont les affinités avec les productions situées aux alentours du massif de l'Étoile (Pelletier, Vallauri 1992) mais les analyses pratiquées sur certains exemplaires indiquent également une autre origine (Vallauri 1997a, p. 73). Par ailleurs, leur prédominance dans les vaisseliers marseillais du XII^e s. conforte l'hypothèse d'une provenance locale.

À l'instar de leurs cousins provençaux, les récipients marseillais se composent essentiellement de pots et pégaus, formes privilégiées jusqu'à l'apparition des marmites à la fin du XII^e s. (Pelletier 1997a, p. 119). Ils servent aussi bien à la conservation qu'à la cuisson des aliments.

Les pots et pégaus

Certains pots sont globulaires, à lèvre simple (**fig. 11, n°1**). Rares sont les anses retrouvées, pourtant certains exemplaires devaient en comporter comme en témoigne celui retrouvé dans un silo de la rue Trinquet (**fig. 11, n°2**). Sur cet exemple, l'anse large et rubanée englobe

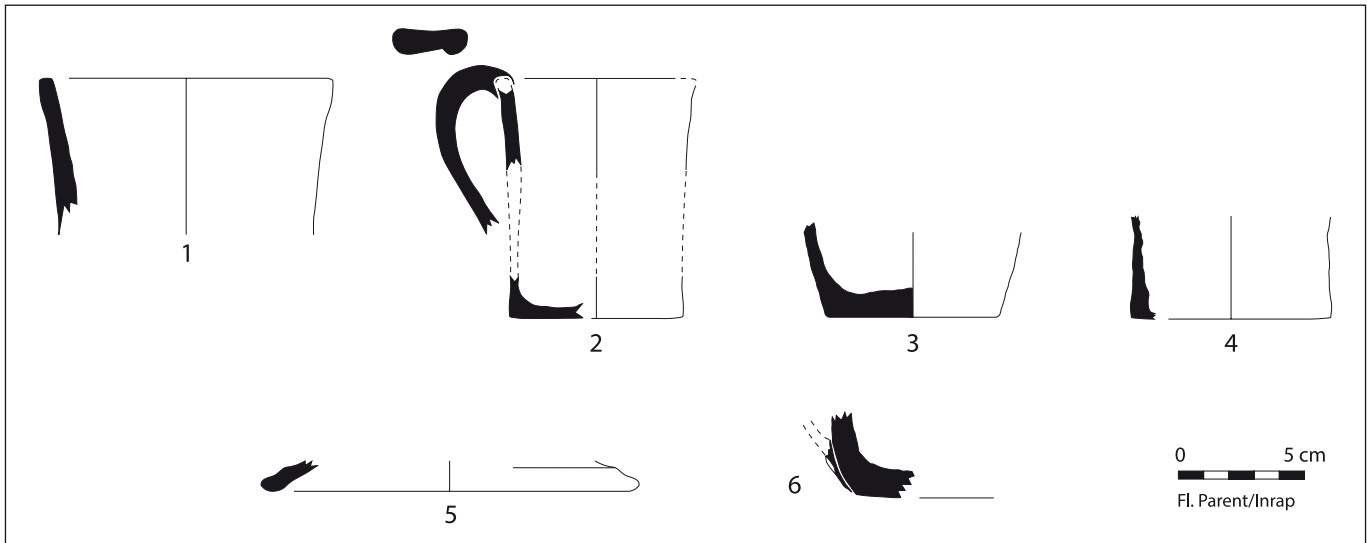


Fig. 13. Formes rares en céramique commune à pâte grise micacée du XII^e s. 1, 2, 4, 6 : place Villeneuve-Bargemon ; 3 : Alcazar ; 5 : rue Trinquet.

totale la lèvre. D'autres pots comportent un bord rectangulaire plus ou moins incurvé (**fig. 11, n°7-9**) sous lequel vient s'attacher l'anse, toujours large et rubanée (**fig. 11, n°6**). Ceux-là sont en général pourvus d'un bec tubulaire (Pelletier, Vallauri 1992, p. 234, fig. 6) (**fig. 11, n°3-4, 6**). Enfin, un dernier exemplaire montre un rebord en poulie, sur lequel est appliqué un renfort de pâte posé à la verticale et digité (**fig. 11, n°5**), identique au spécimen avec préhension en anse de panier au décor digité retrouvé dans les dépotoirs de Mimet (Pelletier, Vallauri 1992, fig. 8, n°1). Les fonds bombés semblent exister de manière anecdotique (**fig. 11, n°11**), car la plupart sont plats (**fig. 11, n°10**). D'ailleurs, l'aplanissement des fonds des céramiques régionales est un phénomène observé sur tous les sites provençaux dès le début du XII^e s. (Pelletier 1997a, p. 119).

Les pégaus se distinguent par leur petite taille, leur diamètre d'ouverture varie de 9 à 14 centimètres. Les bords sont simples ou en poulie (**fig. 12, n°1-9**) mais peuvent parfois être plus structurés (**fig. 12, n°10-11, 13-14**), les anses conservées englobent totalement la lèvre ; ils rejoignent par ces traits morphologiques les productions supposées du massif de l'Étoile (Pelletier, Vallauri 1992, p. 231-234, fig. 5). Quelques panses sont animées de raies de tournage ou de cannelures (**fig. 12, n°11-12**), plus fréquemment de molette simple (**fig. 12, n°13-14**). Leur typologie renvoie très nettement à celle d'autres découvertes provençales du XII^e s. (Fixot, Pelletier 1995, p. 47-48, fig. 36 ; Démians d'Archimbaud, Pelletier 1995, p. 60-61, fig. 51-53 ; Pelletier 1997a ; Blaison *et al.* 1995). Les fonds qui peuvent être associés à ces formes sont généralement plats (**fig. 12, n°15-16**), parfois légèrement bombés (**fig. 12, n°17-18**)

et les quelques fragments d'anses découverts sont larges et rubanés.

Les autres formes

Place Villeneuve-Bargemon, ces pots et pégaus sont accompagnés de formes sans équivalent pour la période et pour la région que sont les chopes ou gobelets à une anse (**fig. 13, n°1-4**). La panse tronconique, donc presque verticale, repose sur un fond plat dont le diamètre est légèrement inférieur à celui du bord (diamètre d'ouverture entre 7,5 et 11 cm). La lèvre simple est retouchée pour offrir un rebord plat et supporte le départ de l'anse rubanée qui retombe vraisemblablement sur la moitié inférieure de la paroi. Ces exemplaires sont pour l'instant trop peu nombreux pour évaluer leur calibrage mais il est possible qu'ils aient servi également de mesures à liquides.

Un fond plat pourrait appartenir à une forme équivalente. Les parois et le fond sont nettement plus épais que sur les chopes précédemment évoquées mais les parois semblent également peu évasées (**fig. 13, n°6**). Le départ de l'anse verticale s'effectue juste au-dessus du fond et une empreinte digitée à la base, engendrée par son application, est bien nette. Il pourrait s'agir d'une jatte ou d'une tasse comparable à des éléments plus anciens retrouvés dans les Alpes-de-Haute-Provence (Démians d'Archimbaud, Pelletier 1995, p. 57, fig. 48). Le fragment est trop petit pour pouvoir déterminer le diamètre qui permettrait de trancher entre ces deux formes.

Les fragments de couvercle sont très rares. Le couvercle tronconique à lèvre presque en amande, d'une quinzaine de centimètres de diamètre, s'adapte sans doute sur la gorge d'un pot à lèvre rectangulaire (**fig. 13, n°5**).

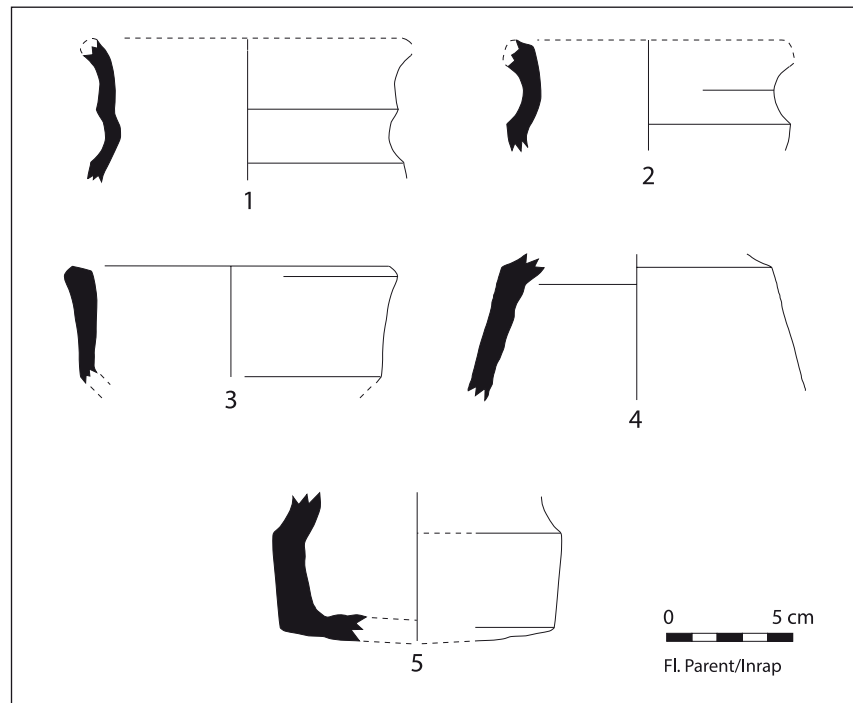


Fig. 14. Godets de noria en céramique commune à pâte grise micacée du XII^e s.
1-4 : place Villeneuve-Bargemon ; 5 : Hôtel Dieu.

Les godets et tuyaux

Certains sites ont livré des éléments bien particuliers, tous relatifs à des ouvrages hydrauliques.

La noria de la place Villeneuve-Bargemon recelait encore quelques fragments des godets ayant servi à y puiser l'eau (au moins trois bords et quatre fragments de panse), tous bien reconnaissables à la ou les gorges qui servaient à passer la corde (**fig. 14, n°1-4**). Trois fragments de fonds très épais trouvés dans un contexte à proximité appartiennent vraisemblablement à ces godets (**fig. 14, n°5**). La pâte de ces objets les rend tout à fait comparables aux godets de type 2 retrouvés au palais Monclar à Aix, eux-mêmes datés du XII^e s. (Nin *et al.* 1996, vol. 3, p. 15). Par sa morphologie, l'exemplaire **fig. 14, n°2** renvoie également aux découvertes aixoise (Nin *et al.* 1996, vol. 5, pl. LXXXVIII-LXXXIX). Les deux autres bords (**fig. 14, n°1, 3**) ne trouvent pas de correspondance parmi leurs homologues ni à Aix ni ailleurs en Provence où les découvertes de ce type sont très rares : on connaît seulement quelques exemplaires plus récents (XIII^e s.) dans les ateliers de Saint-Gilles-du-Gard (Leenhardt, Thiriot 1989, p. 98-100, fig. 18 n°1-2, 14-15) et dans les officines de Sainte-Barbe à Marseille (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 305-306).

Dans un sondage récent autour du Centre Bourse, c'est toute une canalisation (**fig. 15**) servant à écouler les eaux de pluie de la toiture qui a été découverte au pied d'une maison (Scherrer 2011, p. 51). Elle était composée

de plusieurs tubes emboîtés les uns dans les autres. Les tubulures mesurent environ 11 cm à l'ouverture côté colerette et 14 cm à l'opposé, pour une hauteur oscillant entre 33 et 34,5 cm. Au premier examen, la conduite semble associer à la fois des éléments en pâte claire et d'autres en pâte grise mais les deux teintes se retrouvent aussi bien sur un même tuyau, adoptant même parfois des nuances brunes. Ces éléments montrent l'extrême prudence qu'il faut adopter dans la classification des éléments au sein d'une catégorie quand ne sont conservés que des fragments : cette canalisation, si elle n'avait pas été entière, aurait pu être classée aussi bien au sein des pâtes claires non-glaçurées, que des pâtes brunes ou des pâtes grises suivant les fragments retrouvés. Pourtant, ils sont tous façonnés dans la même argile. Si l'on excepte leur couleur, l'examen visuel des pâtes montre une grande similitude entre les tubulures, et également avec la pâte des pots et pégaus évoqués juste au-dessus, c'est pourquoi ils sont classés ici dans les communes grises.

Étant donné le caractère unique de cette découverte, il est impossible de savoir si ces variations de couleur d'un tube à l'autre sont dues à un accident en cours de cuisson ou si elles sont le témoignage d'une production locale antérieure au XIII^e s. utilisant deux modes de cuisson (réducteur et oxydant). Vue la destination éminemment utilitaire de ces tuyaux, leur fonctionnalité doit l'emporter sur leur apparence, d'autant qu'une partie au moins est enterrée : un accident de cuisson n'entraînerait

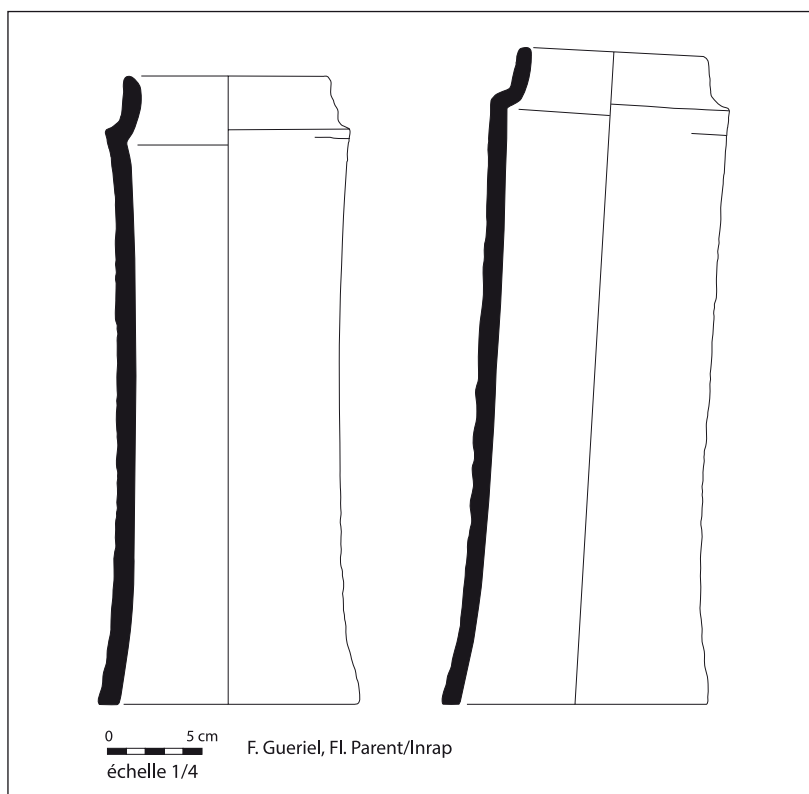


Fig. 15. Tuyaux de canalisation en céramique commune à pâte grise micacée du XII^e s. Zac de la Bourse.

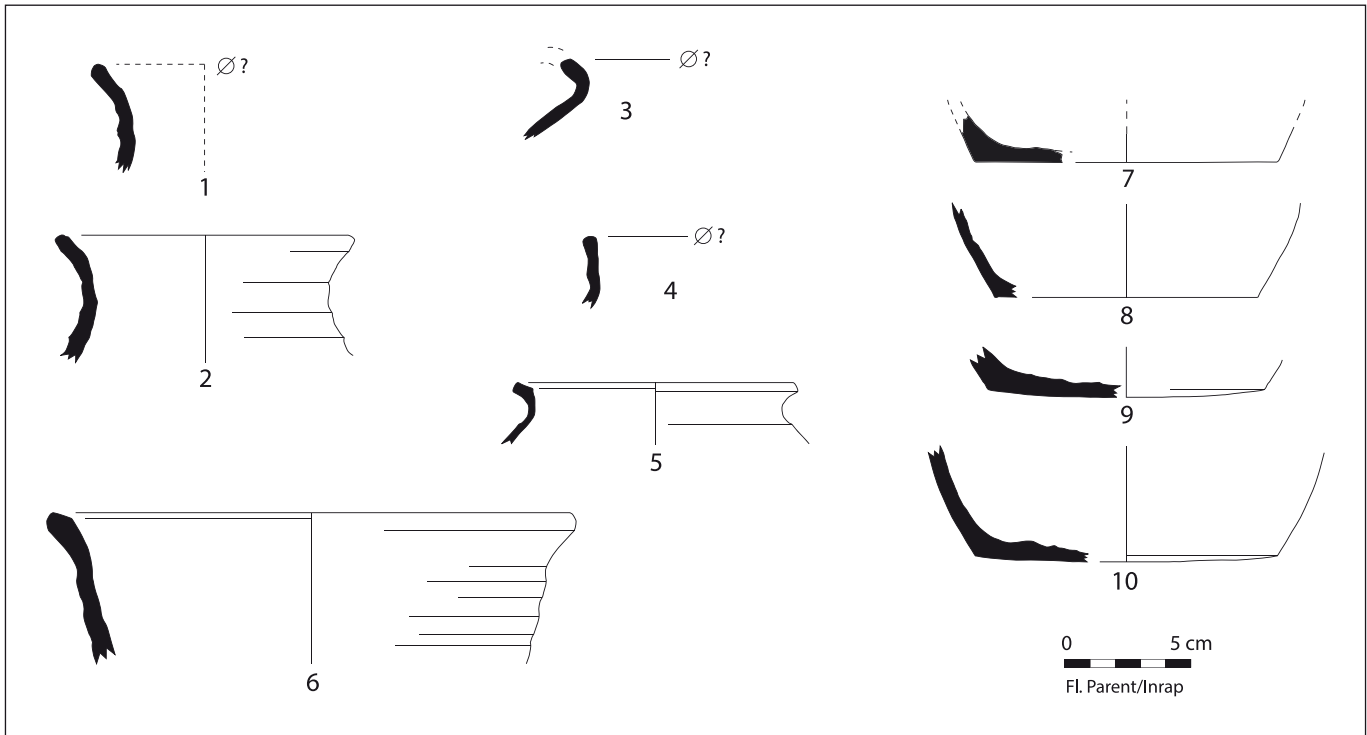


Fig. 16. Céramiques communes à pâte rouge et surface noire du XII^e s. 1-6, 8-10 : place Villeneuve-Bargemon ; 7 : Alcazar.

donc pas leur mise au rebut du moment que leur performance n'est pas remise en cause. D'un autre côté, il était admis jusqu'à peu que l'utilisation de la cuisson en mode oxydant disparaissait en Provence vers la fin de l'Antiquité et était réintroduite au tout début du XIII^e s. (Démians d'Archimbaud, Pelletier 1995). Cependant, les découvertes de ces dernières années montrent qu'elle persiste de manière marginale à travers ces siècles. La catégorie qui suit en est la démonstration.

1.3. Les céramiques communes à pâte rouge et surfaces noires

Ce groupe minoritaire ne se retrouve qu'en deux endroits de la ville : place Villeneuve-Bargemon et rue Trinquet. Il se distingue principalement par son mode de cuisson mixte car ses caractéristiques de pâte – inclusions et texture – sont quasiment identiques au groupe précédent.

Les vases sont d'abord cuits en atmosphère oxydante, conférant ainsi à la pâte une couleur rouge pouvant tirer sur le violet. La fin de la cuisson se déroulant en atmosphère réductrice, se forme une pellicule gris foncé ou noire en surface des pots, d'où leur intégration à la catégorie des céramiques communes à pâte grise puisque l'effet recherché est un vase d'aspect extérieur sombre. Les découvertes se généralisant, il est

maintenant admis que la couleur de ces pots n'est pas due à un accident de cuisson mais bien à un mode de production particulier.

Les paillettes de mica sont très nombreuses et bien visibles en surface, au contraire des autres inclusions : nodules ferrugineux de différentes tailles et particules blanches souvent de forme allongée et de taille parfois importante. Sur plusieurs exemplaires, des inclusions semblent avoir fondu dans la pâte occasionnant des taches gris foncé à l'intérieur.

Ces caractéristiques de pâte semblent indiquer une même aire de production locale que la catégorie précédente même si le procédé de cuisson diffère, ce qui peut tout aussi bien désigner des ateliers multiples s'approvisionnant dans les mêmes gisements que des techniques mixtes s'exerçant au sein d'une même officine. Un atelier utilisant une technique de cuisson analogue est soupçonné dans la région d'Apt (Pelletier 1996, p. 26-29) dès le haut Moyen Âge, mais rien n'interdit de penser qu'une production similaire ait existé dans la région marseillaise comme semble l'indiquer l'examen visuel des pâtes. Cet examen ainsi que la technique de cuisson particulière permettent par ailleurs de les rapprocher des récipients confectionnés en pâte 7 aux environs de l'An Mil (cf. *supra* ch. 1 § 2.1.1)

Peu de formes peuvent être attachées à ce groupe mais, pour autant, elles se distinguent par un répertoire singulier. À l'extérieur, les stries de tournage très

nettement visibles dans la partie supérieure confèrent aux vases un aspect quelque peu mouluré. Cinq éléments au moins appartiennent à des formes fermées. Les lèvres sont simples et déversées, la déformation des embouchures laisse deviner la présence d'un bec pincé et rend difficile la détermination du diamètre qui semble cependant osciller aux alentours de 10 cm. Dans deux cas, la lèvre et la panse sont séparées par un léger col (**fig. 16, n°1, 2**), ce qui tend à les assimiler plutôt à des cruches ou des pichets qu'à des pégaus, tandis que les derniers fragments appartiennent plus sûrement à des pégaus. À lèvre simple déversée (**fig. 16, n°3**), rectangulaire (**fig. 16, n°4**) ou en poulie (**fig. 16, n°5**), ils correspondent aux types a1 et a2 définis à Rougiers sur des pégaus en pâte grise (Démians d'Archimbaud 1981, p. 293 fig. 236-237). Des pégaus identiques par leur type et par leur mode de cuisson ont été mis en évidence à Aix, dans les fouilles du Palais de l'Archevêché, dans des niveaux du XII^e s. (Raffaelli 2002, p. 19-20), mais leur pâte semble différer de celle des exemplaires marseillais. Les fragments de cruches, quant à eux, ne trouvent pas de rapprochement dans l'état actuel des découvertes, de même que le bord de plus grand diamètre appartenant probablement à une jatte (**fig. 16, n°6**). À ces formes viennent s'associer des fonds plats légèrement bombés dont le diamètre avoisine les 10 cm (**fig. 16, n°7-10**).

À Aix, ces productions sont attestées jusque dans le courant du XIV^e s. ; à partir du XIII^e s., la forme des pégaus évolue et ils sont accompagnés de marmites (Raffaelli 2002, p. 20-27) ; ces dernières sont par contre complètement inconnues dans le répertoire marseillais évoqué ici, ce qui tendrait à confirmer une datation antérieure à la fin du XII^e s.

1.4. Les productions de l'ouest du Rhône : céramiques à pâte rouge et surface polie

Cette production est attestée de manière extrêmement restreinte sur tous les sites marseillais de cette époque : place Général-de-Gaulle (Richarté 2001, p. 140, fig. 178-179), fouilles de l'Alcazar (Parent 2001, p. 400), place Villeneuve-Bargemon (Parent 1997, p. 6 ; Parent 2005, p. 855) et Tunnel de la Major (Richarté 2004, p. 179). En revanche, elle n'est mentionnée à l'heure actuelle sur aucun autre site provençal de même chronologie.

L'examen visuel des pâtes et des formes rapproche les exemplaires découverts à Marseille de produits recensés en Languedoc, plus précisément dans l'Hérault : sur plusieurs sites consommateurs dans la vallée de l'Hérault et sur le littoral, à Montpellier (Leenhardt 1995a ; Leenhardt 1995b ; Leenhardt 1999) et son arrière-pays où un atelier est attesté à Argelliers aux XI^e-XIII^e s.

(Leenhardt *et al.* 1995 ; Breichner 2000 ; Breichner *et al.* 2002).

Ces vases présentent une pâte rouge orangé à tendance siliceuse avec de nombreuses inclusions blanches et quelques nodules ferrugineux. La surface externe des céramiques est polie (lissée) sur la presque totalité des formes et offre parfois à ces endroits un aspect grésé. Un tel traitement de surface, destiné à imperméabiliser les pièces, n'était connu jusqu'alors en Provence que sur des produits en pâte grise. Révélant les mêmes caractéristiques de pâte, un fragment se détache de cette catégorie par son traitement de surface particulier : un décor de lignes horizontales peintes en brun (**fig. 17, n°6**).

Bien que l'existence de formes ouvertes et de couvercles soit avérée en Languedoc, les sites marseillais offrent exclusivement des vases de stockage des liquides, à paroi bombée et à bec tubulaire (**fig. 17, n°1-2**) ou à bec pincé de type cruche (**fig. 17, n°4**), dont les panses s'ornent parfois, outre le lissage ou les bandes peintes déjà évoqués, d'appliques de cordons digités (**fig. 17, n°3**). Leur fonction est corroborée par l'important dépôt de calcite qui recouvre l'intérieur des vases.

Les bords à bec tubulaire retrouvés correspondent aux pots de type A1 définis dans les ateliers d'Argelliers (Breichner *et al.* 2002, fig. 17). Ces pots ont une lèvre résolument rentrante ; sur l'exemplaire n°2, sa surface plane est surcreusée pour former une gorge, offrant ainsi la possibilité d'y adapter un couvercle. À l'extérieur, la liaison panse/bord est marquée par un bourrelet. La position du départ de l'anse largement décentrée, et non en vis-à-vis par rapport au bec, suggère que ces récipients possédaient au moins deux anses, ce qui devait faciliter le versement des liquides contenus.

Le fragment de cruche (**fig. 17, n°4**), de type A4a ne possède quasiment pas de col. La lèvre en bourrelet est soulignée d'un ressaut sous lequel vient immédiatement s'attacher l'anse rubanée verticale.

Tous ces vases à liquide peuvent être portés par des fonds aussi bien légèrement bombés (**fig. 17, n°3**) que plats. Les anses sont soit rubanées (ce qui semble le plus fréquent), soit rondes ou légèrement cannelées.

Les analyses de pâte effectuées sur quelques fragments⁶ confirment la filiation des exemplaires marseillais avec les découvertes de la région de Montpellier dont la diffusion semble débiter au milieu du XII^e s. (Leenhardt 1995 ; Leenhardt *et al.* 1995 ; Breichner 2000 ; Breichner *et al.* 2002). Pourtant, à ce jour, aucun élément de ce qui fait l'originalité de ces ateliers, soit la fixation des anses par « tenons et mortaises », n'a été mis en évidence dans les découvertes marseillaises (Breichner 2002, p. 69),

6 Échantillons provenant des sites de la place Villeneuve-Bargemon et du Tunnel de la Major.

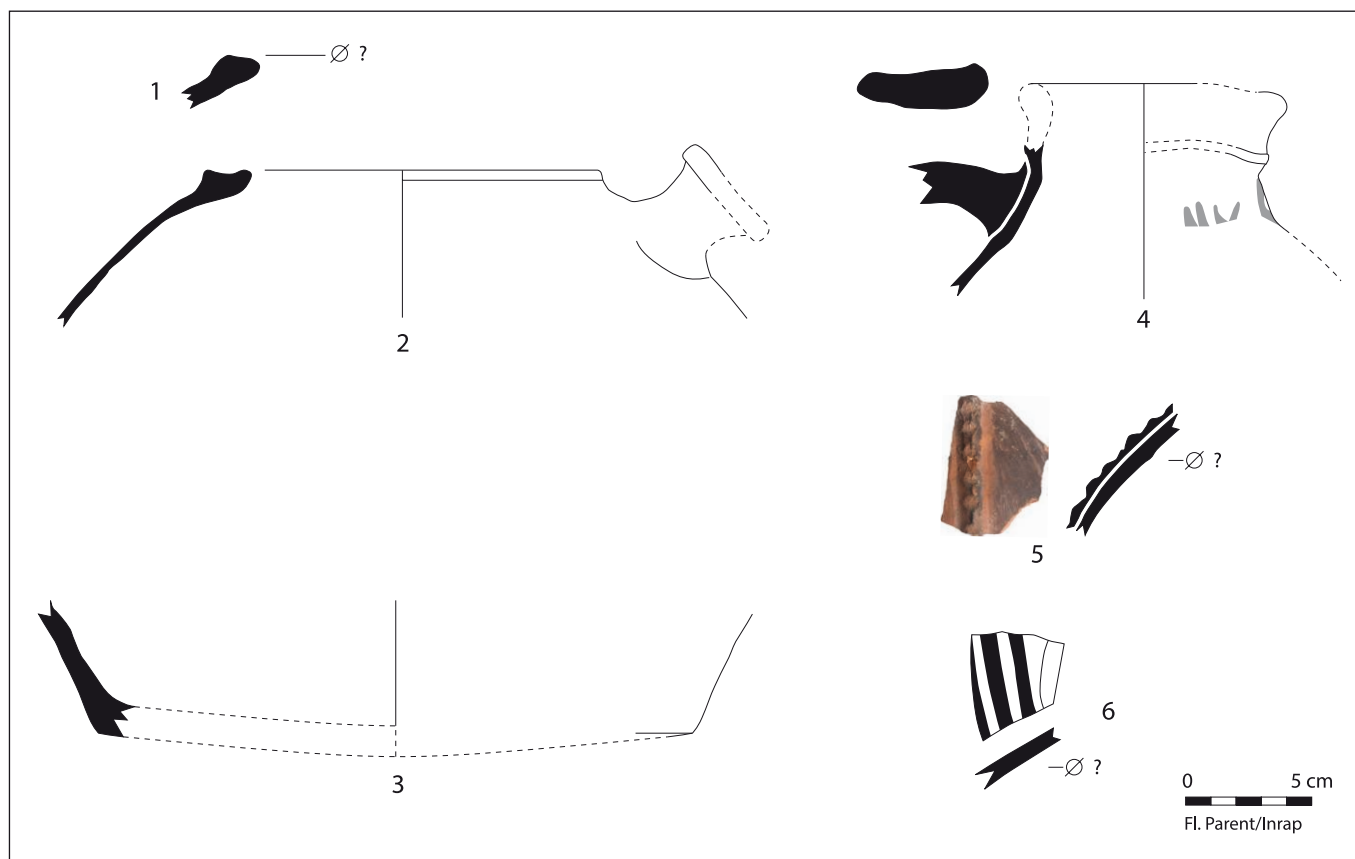


Fig. 17. Céramiques à pâte rouge et surface polie du XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

mais ceci peut n'être que conjoncturel et simplement lié à l'état de conservation des objets.

Il est par ailleurs intéressant de constater que la diffusion de ces produits héraultais se cantonne au port de Marseille et ne concerne aucun autre site de l'actuelle Provence.

2. Les céramiques importées

Au cours du XII^e s., la quasi totalité des importations provient du monde islamique et du monde byzantin. Certaines sont clairement attribuables à l'une ou l'autre de ces cultures, surtout lorsque l'attribution a pu être confirmée ou indiquée par des analyses de pâtes, minéralogiques ou pétrographiques. Quand ce n'est pas le cas, l'attribution peut s'avérer plus délicate, sachant que parfois les productions de ces deux mondes peuvent être sensiblement similaires. C'est pourquoi le classement des céramiques réalisé dans ce chapitre privilégie des critères techniques : leur appartenance à un centre producteur particulier est difficile à établir, parfois en raison de l'absence de découvertes d'ateliers, d'autres fois devant la multiplicité des ateliers utilisant les mêmes techniques. Face à ces incertitudes, il n'est pas possible de quantifier

la part de marché de chacune de ces civilisations, d'autant que les bouleversements politiques ne modifient pas du jour au lendemain les habitudes quotidiennes.

La grande diversité des « rubriques » qui suivent et leur longue énumération ne doivent pas tromper : au XII^e s., les importations ne représentent guère que 10 à 20 % du vaisselier marseillais.

2.1. Les céramiques du monde islamique ou supposées telles

Une bonne part des céramiques regroupées sous cette appellation générique est en provenance du monde islamique ou de régions sous son influence culturelle. Il est souvent impossible de faire la distinction entre les produits importés d'Afrique du Nord (Égypte, Tunisie, Algérie, Maroc), d'Espagne du Sud ou même de Sicile. Au XII^e s., les artisans arabo-musulmans continuent à exercer leur activité même dans les régions passées sous une autre domination comme la Sicile. Ils y produisent des formes et des décors quasi identiques partout (D'Angelo 2004, p. 130-131) et les analyses de pâte permettent rarement de distinguer les différentes origines

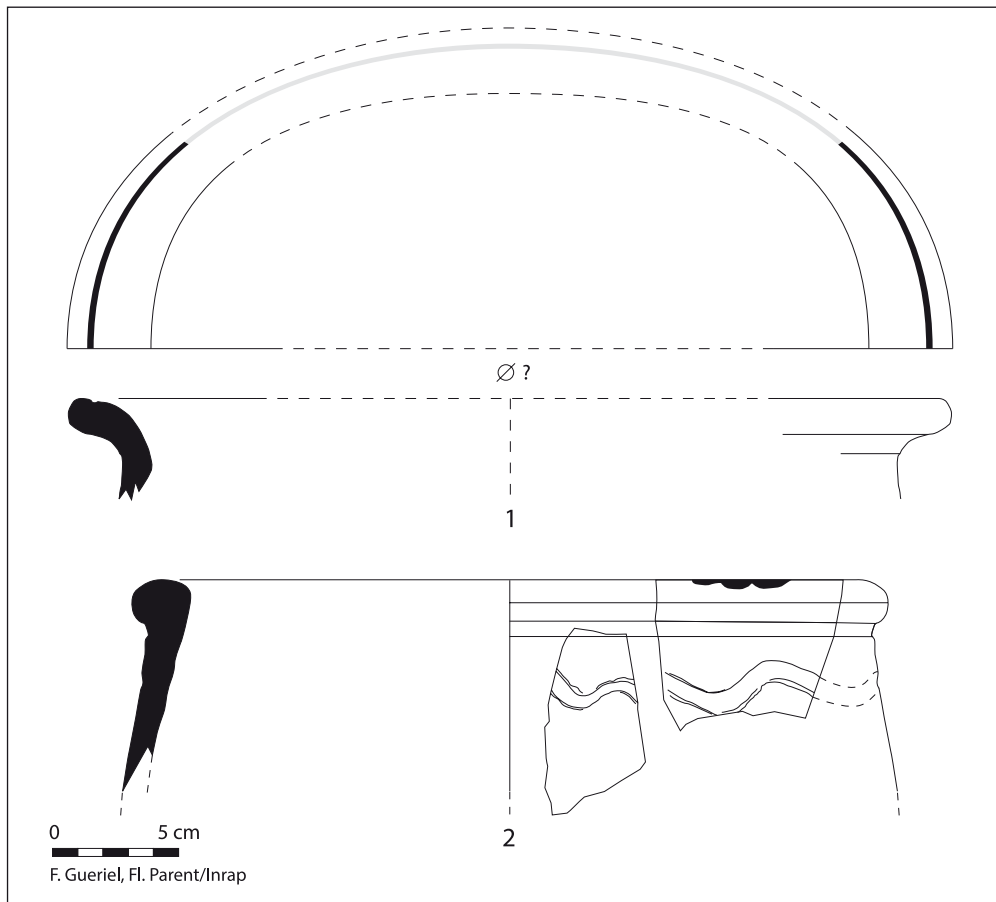


Fig. 18. Céramiques communes sans revêtement, importées d'Afrique du Nord au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

des argiles. L'hypothèse a même été émise que les potiers arabes, installés en Sicile, ont vraisemblablement privilégié des argiles locales possédant les mêmes caractéristiques que celles de leur région d'origine, l'Afrique du Nord (Paterson 1995, p. 218). Ces artisans maîtrisent des techniques variées : pâte laissée nue, peinte ou incisée, glaçurée voire émaillée, parfois à décor polychrome, constituent l'éventail des productions prisées dans les cuisines et sur les tables marseillaises du XII^e s.

2.1.1. À pâte nue et surface blanchie

La technique qui consiste à éclaircir les surfaces externes des vases à travers une succession de gestes, dont l'adjonction de sel dans la pâte, est attestée en Afrique du Nord dès l'Antiquité (Ardizzone *et al.* 2004) et perdure plusieurs siècles encore comme l'attestent les exemplaires importés en nombre dans tout le bassin méditerranéen, et donc à Marseille, jusqu'au VII^e s. Au XII^e s., bien qu'encore en usage, ces produits semblent moins recherchés, en tout cas à Marseille, puisque seuls deux bords de bassin ont été repérés, sur le site de la place Villeneuve-Bargemon (fig. 18). Leurs caractéristiques les apparentent aux productions tunisiennes importées

à Marseille à la fin de l'Antiquité. La pâte rose et bien cuite contient du quartz éolien tout aussi significatif que la surface blanchie par le sel. Cette pâte est analogue à celle des amphores africaines si répandues à Marseille durant l'Antiquité tardive.

La forme du premier bassin (fig. 18, n°1) est dans la lignée de celle des grands bassins de la fin III^e et du IV^e s. (forme Uzita 3 var. B : Bonifay 2004, p. 260 et fig. 144) reprise avec variantes au siècle suivant (Bonifay 2004, p. 267 ; Fulford-Peacock jar 2 : Fulford, Peacock 1984, fig. 73). Ces bassins parfois ovales possèdent un bord à lèvre simple arrondie presque verticale, très convexe, fréquemment marquée sur sa partie supérieure d'une cannelure. Un renflement et une arête plus ou moins prononcée amorcent la jonction avec la panse. Toutes ces caractéristiques morphologiques se retrouvent sur l'exemplaire du XII^e s. de la place Villeneuve-Bargemon. Ces vases utilitaires semblent donc être produits pendant plusieurs siècles sans grande variation.

2.1.2 À pâte nue et décor peint ou incisé

En provenance de l'Espagne du Sud, les jarres à décor de bandes brunes servaient au stockage de l'eau

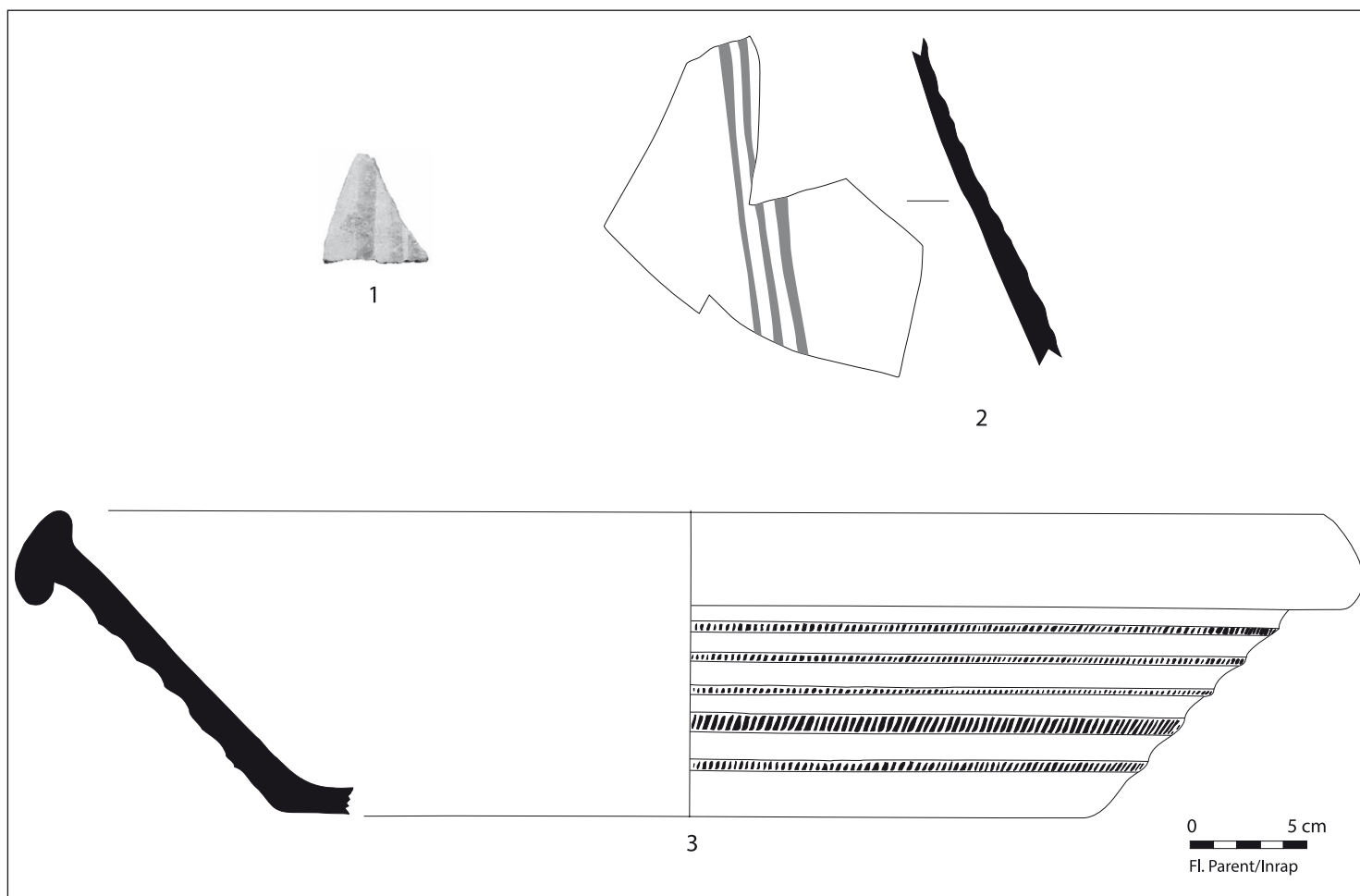


Fig. 19. Céramiques communes sans revêtement importées d'Espagne du Sud au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

(Rossello Bordoy 1978). Leur présence est exceptionnelle mais assurée aussi bien en Italie (fouilles du Palazzo Ducale à Gênes) qu'à Marseille, sur les fouilles de la place Villeneuve-Bargemon (**fig. 19, n°1-2**) et du quartier Sainte-Barbe, tout au long du XII^e s. (Cabona *et al.* 1986, p. 460-461 ; Parent 1997, p. 7, fig. 12 ; Parent 2001, p. 401 ; Vallauri 1997a, p. 83). Ces jarres à fond plat, panse plutôt piriforme et col tronconique, sont de contenances diverses et décorées de bandes verticales tracées au manganèse à l'aide d'un pinceau. Elles sont produites en Espagne, notamment dans les ateliers valenciens au moins jusqu'au XV^e s. (Amigues, Mesquida Garcia 1993). De même provenance, plusieurs fragments de bassins (ou tians) ont été découverts place Villeneuve-Bargemon (**fig. 19, n°3**). Il s'agit de bassins à pâte beige grossière, à lèvre en massue et fond plat portant un décor de bandes rapportées et moletées à l'extérieur. Une datation et une origine identiques à celles des jarres peintes en brun ont été proposées pour des exemplaires découverts au Palazzo Ducale de Gênes (Cabona *et al.* 1986, tav. V-2). Les bassins guillochés

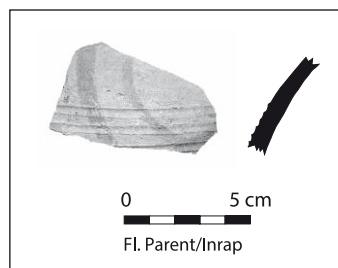


Fig. 20. Céramique commune sans revêtement, d'origine indéterminée, importée au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

sont des produits fréquents en *al-Andalus*, notamment à Algésiras, jusqu'au XIV^e s. au moins (Bernal Casasola *et al.* 2003, p. 57).

Enfin, plusieurs fragments de panse portent un décor peigné, ondulé ou rectiligne, et un dernier, de forme fermée, présente quant à lui un décor (**fig. 20**) de cercles concentriques, peint en rouge sur une pâte fine et bien cuite, de couleur beige, légèrement micacée. De tels décors, qu'ils soient peints ou peignés, sont connus en Espagne du Sud et au Portugal (Gomez Martinez 1997, p. 314, fig. 2.12) au XII^e s. mais aussi dans la région byzantine (Oikonomou, Laniado 1997, fig. 2-3). Seules

des comparaisons de pâte permettraient de trancher en faveur de l'une ou l'autre de ces provenances.

2.1.3. Les céramiques à glaçure miel (*melado*) et décor brun (*negro*)

Cette petite série, repérée dans le quartier de la Mairie et dans une moindre mesure rue Trinquet, se distingue par sa pâte rouge orangé très fine, contenant de fines particules blanches et grisâtres ainsi que de rares petits nodules ferrugineux. Les pièces très bien tournées sont recouvertes d'une glaçure aux tons miel de bonne qualité et appliquée de manière homogène sur l'une ou sur les deux faces suivant qu'il s'agit de formes fermées ou de formes ouvertes. Certains fragments portent des traces de décors informels (gouttes, traits) ou géométriques (arcs segmentés, motifs circulaires), tracés généralement en brun, plus rarement en vert.

Bien qu'aucune analyse n'ait été effectuée pour confirmer leur origine, l'ensemble du répertoire typologique évoque résolument le registre islamique, tels *redomas/botelles* et *ataifores*. La technique décorative semble elle aussi directement issue du monde islamique et les analogies sont nombreuses avec des découvertes en *al-Andalus* où plusieurs centres de productions sont attestés.

Malgré les nombreuses études et typologies dévolues aux céramiques islamiques en Espagne du Sud et au Portugal, aucune ne s'est attachée particulièrement à ces séries de « glaçurées bichromes », pourtant abondantes dans ces contrées entre le X^e et le XIII^e s. (Bazzana 1983, p. 63, fig. 15 ; Bazzana 1990 ; Gomez Martinez 2006 ; Jimenez Castillo *et al.* 1997 ; Rosselo Bordoy 1978 ; Gomez *et al.* à paraître, Salinas Pleguezuelo à paraître). Les plus fréquentes y sont les « *melado y negro* » mais parfois le noir est remplacé par du vert ou le fond miel par un fond blanc (Gomez Martinez 2006, p. 236).

Les éléments identifiés sur les sites marseillais sont très fragmentaires et fragmentés. Sont néanmoins reconnaissables 4 formes différentes, appartenant exclusivement au service de table :

- Les *redomas*, selon le vocable utilisé dans les typologies d'*al-Andalus* (Bazzana 1979, p. 157, fig. 6 n°6-7) correspondent à des formes fermées à panse globulaire ou piriforme (fig. 21, n°14-17), col cylindrique étroit et haut, souvent orné d'une moulure comme sur l'exemplaire n°5, et terminé par une lèvre simple ou arrondie (fig. 21, n°7, 13). Ces vases, qu'on dit servir de vinaigrier ou d'huilier (Bazzana 1979, p. 157), sont pourvus d'une anse en boudin (fig. 21, n°13-14).

- Les bords n°10 à 12 pourraient appartenir à de petites jarres ou *jarritas* : vases à liquide à panse globulaire portant un large col vertical ou légèrement rentrant.

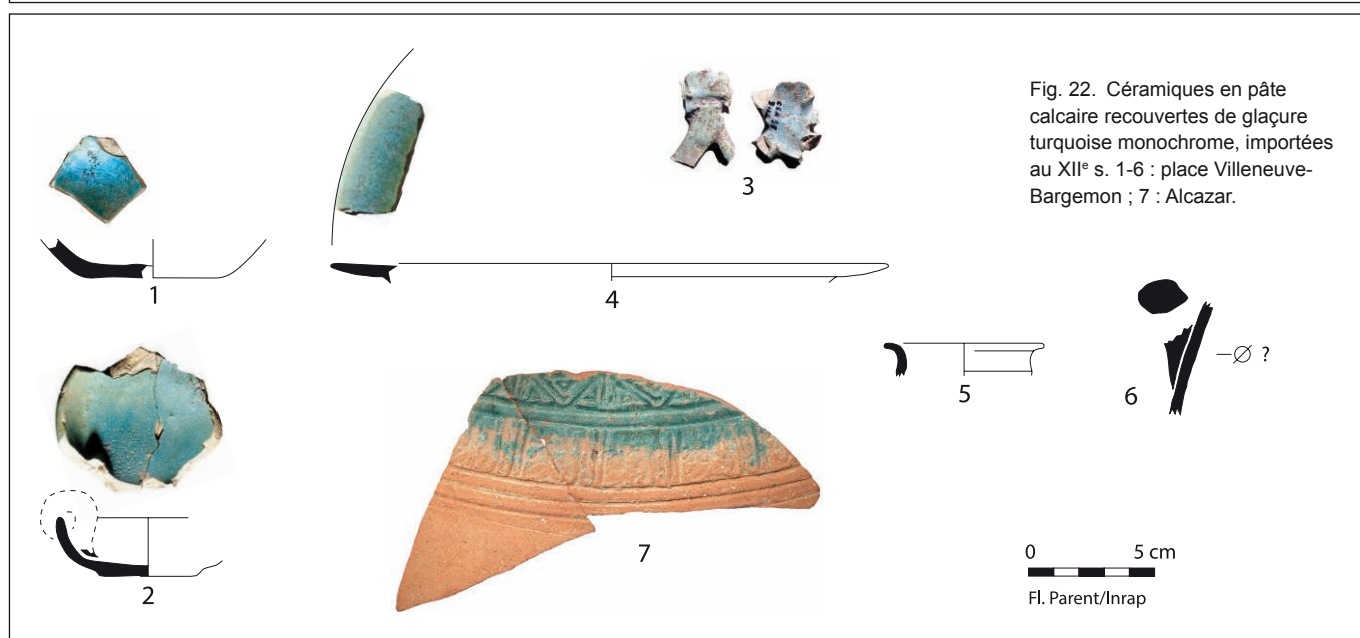
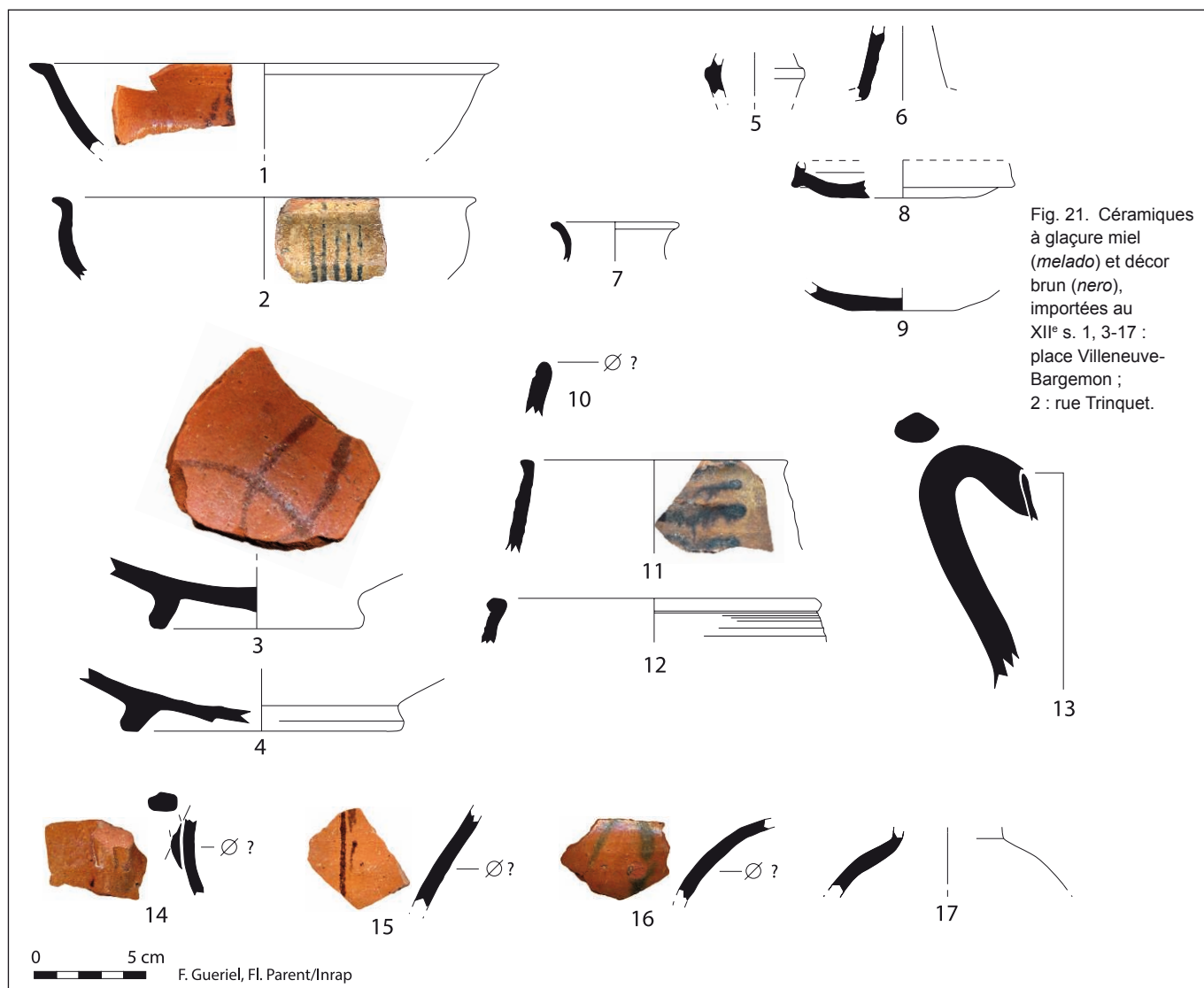
Ils sont généralement dotés d'une à deux anses et ne possèdent aucun bec pour faciliter le versement du liquide.

- Les *ataifores* ou coupes possèdent des parois hémisphériques, parfois légèrement redressées (fig. 21, n°2), terminées ici par une lèvre triangulaire déversée vers l'extérieur (fig. 21, n°1-2). L'*ataifor*, comme la *redoma*, est une forme typique de la table islamique médiévale. L'*ataifor* semble connaître une diffusion particulièrement massive au XII^e s. (Fuertes Santos 2002, p. 71). *Redomas*, *jarritas* et *ataifores* sont portées par des pieds annulaires ombiliqués et parfois surcreusés sur leur face antérieure (fig. 21, n°3-4). Enfin, le luminaire (*candiles*) est ici composé de lampes sur pied (fig. 21, n°6, 8) et probablement de lampes en coupelle (fig. 21, n°9).

Si les lampes (*candiles*) portent uniquement une glaçure miel sans autre forme de décor, une ornementation au manganèse d'une grande sobriété vient compléter le vernis de la majorité des pièces marseillaises. Sur trois des exemplaires de la série retrouvée dans la ville, s'y adjoint une troisième couleur : un engobe ou émail blanc à jaunâtre recouvrant uniformément la surface (fig. 21, n°2) ou des taches d'oxydes de couleur jaune (fig. 21, n°11).

2.1.4. Les céramiques à pâte claire émaillées en turquoise monochrome

Cette catégorie représente une part très infime du matériel marseillais à cette période. Il s'agit d'une production à pâte calcaire presque blanche, assez granuleuse, revêtue d'un vernis opaque de couleur turquoise qui pourrait être de l'émail. Ces produits présentent une qualité de cuisson variable entraînant une plus ou moins grande granulosité de la pâte et de temps à autre la formation de bulles dans la couverte glaçurée. Il est parfois assez difficile de discerner cette production de celle à pâte siliceuse du Proche-Orient (type Raqqa), étant donné la granulosité occasionnelle de la pâte et la petitesse des fragments. Ces quelques produits ont été découverts uniquement en bordure du port, place Villeneuve-Bargemon. Il s'agit de lampes en coupelle avec bec pincé et une anse à l'opposé dont l'attache supérieure se situe à l'intérieur de la coupelle (fig. 22, n°2), de coupes et coupelles à fond plat dont une à marli (fig. 22, n°1, 4), d'un bord de pot miniature à lèvre simple déversée (fig. 22, n°5) et d'un morceau de panse de forme fermée avec départ d'anse en boudin, à la courbure de panse peu prononcée (fig. 22, n°6). Signalons également la découverte de 2 éléments (d'environ 3 cm de hauteur), découpés ou moulés, composés de plusieurs branches et recouverts totalement de glaçure. Ces éléments de décoration n'ont pu être rattachés à une forme précise (fig. 22, n°3). Des productions similaires sont connues à Samarcande au XII^e s. (Shishkina, Pavchinskaya 1992, p. 70-71, 107, 114) ou



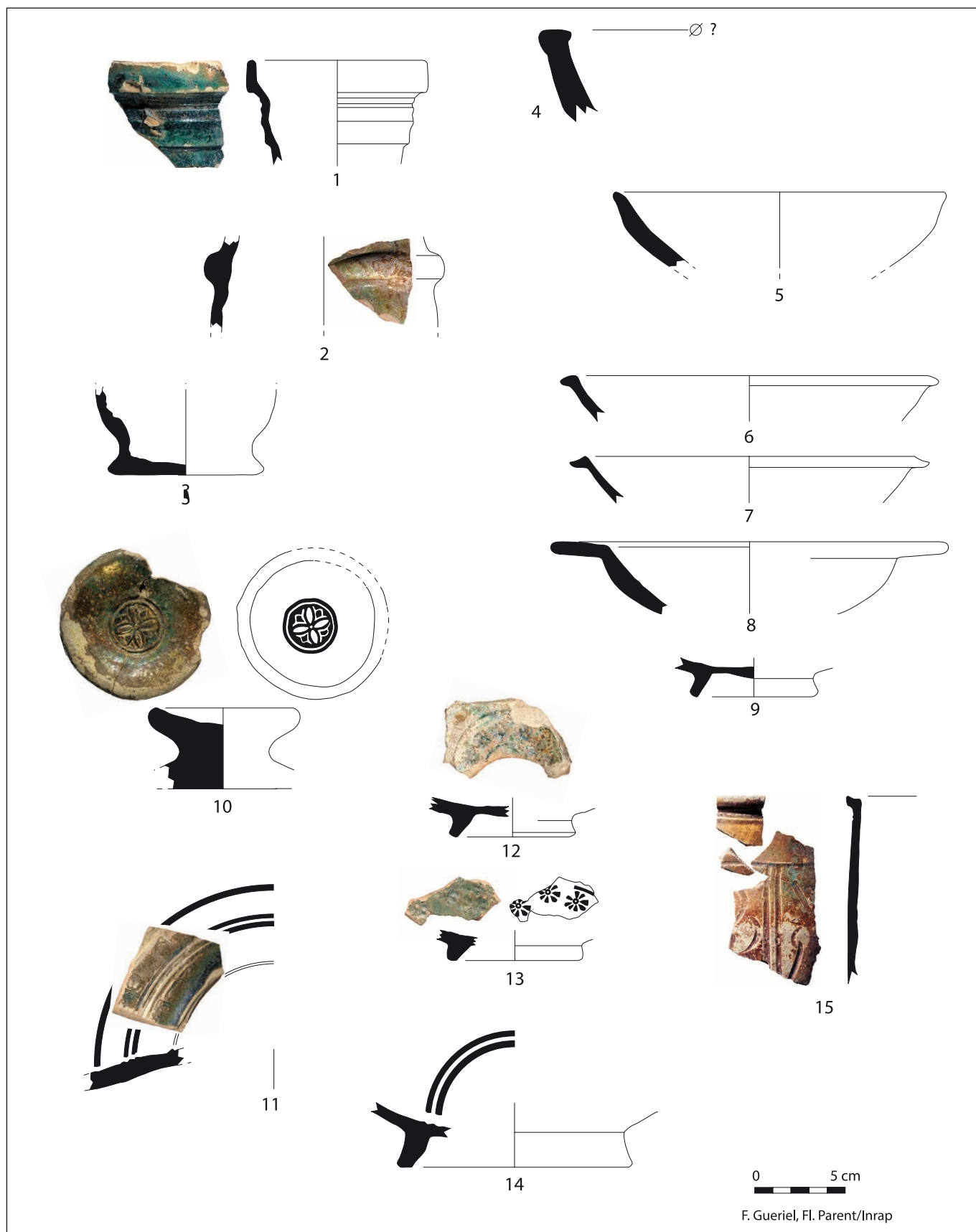


Fig. 23. Céramiques islamiques glaçurées ou émaillées en vert monochrome, importées au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

en Égypte dès la fin du X^e jusqu'au XVII^e s. (Gayraud 1997, p. 268) et ont pu également exister dans le reste du monde islamique. À ces mêmes productions, on peut sans doute rattacher 3 fragments d'une même jarre à glaçure turquoise opaque (**fig. 22, n°7**), découverts sur le site de l'Alcazar dans un contexte du XII^e s.

2.1.5. Les céramiques islamiques glaçurées ou émaillées en vert monochrome

Sous cette appellation sont regroupées des céramiques aux diverses caractéristiques de pâte, provenant donc d'officines multiples, mettant en œuvre des techniques similaires. Ces céramiques sont systématiquement en pâte claire, dont la couleur varie du beige au rosâtre, et couvertes d'une glaçure transparente ou opaque (émail) monochrome verte.

Un premier groupe possède des caractéristiques visuelles de pâte identiques à celles des céramiques à glaçure turquoise évoquées au-dessus. Il n'est pas exclu qu'il provienne des mêmes officines. Il s'agit d'un bord mouluré et d'un fond plat de cruche en pâte calcaire, portant tous les deux un émail vert foncé (**fig. 23, n°1, 3**) et d'une panse en pâte calcaire émaillée vert clair et à décor de bande rapportée (**fig. 23, n°2**). En effet, la couleur de l'émail n'est pas un critère discriminant puisque l'oxyde de cuivre, responsable de l'émail turquoise, peut facilement virer jusqu'au vert foncé suivant le degré de cuisson.

La série de fonds annulaires ornés d'un décor de rosettes estampé, organisé en registres concentriques (**fig. 23, n°12-14**), appartient sans doute à celle des plats carénés fabriqués en Afrique du Nord et en Espagne du Sud au XII^e s., tels l'exemplaire unique découvert en Sardaigne (Biccone 2006), ceux en Toscane – notamment sur les églises pisanes (Berti, Tongiorgi 1981, p. 219-220) –, ou encore en Ligurie comme à Gênes (Cabona *et al.* 1986, p. 464, tav. VII.54) ou dans la région de Tolède (Martinez Lillo, Matesanz Vera 1991, fig. 2f et h). Ces fonds sont semblables à celui d'un plat archéologiquement complet découvert dans les fouilles de Saint-Victor à Marseille (Capelli *et al.* 2006, tav. 2-7). Les analyses archéométriques effectuées sur les exemplaires marseillais penchent en faveur d'une production d'Espagne méridionale (Capelli *et al.* 2006, p. 193).

Le fragment de jarre à paroi fine (**fig. 23, n°11**) évoque par sa technique décorative les grandes jarres (*tinaja*) à décor épigraphique moulé si fréquentes dans la civilisation islamique médiévale, que ce soit en Afrique du Nord, en Espagne ou au Portugal. Si le décor ici ne laisse aucun doute quant à sa filiation, les parois du vase semblent bien fines par rapport aux jarres habituelles : il s'agit sans doute d'un exemplaire de moindre

contenance. Sa pâte semble très proche de celle des fonds estampés précédents et une provenance d'Espagne du Sud est très probable.

Enfin, provenant toujours du quartier de l'Hôtel de Ville, un bord à parois minces qui pourrait appartenir à un col de *jarrita* haut et droit porte un décor d'arabesques en creux, dont il n'est guère possible de préciser s'il est moulé ou incisé. L'ensemble de la pièce, intérieur comme extérieur, est recouvert d'une glaçure verte transparente (**fig. 23, n°15**).

L'appartenance des fragments suivants à des centres de production sous influence islamique reste à préciser. Il s'agit pour l'essentiel de formes ouvertes (plats ou coupelles) à pâte claire rosée, assez rêche, contenant des inclusions en forme de bâtonnets noirs. Leur lèvre est étirée presque à l'horizontale jusqu'à former parfois un marli (**fig. 23, n°6-8**) et leur pied est annulaire (**fig. 23, n°9**). Signalons aussi la présence dans ce groupe d'un couvercle dont n'est conservé que le bouton de préhension, avec un départ de la calotte plate aux parois très épaisses. La surface externe est couverte d'une glaçure verte épaisse et le haut du bouton porte en médaillon un motif floral estampé (**fig. 23, n°10**). Ses dimensions indiquent que ce couvercle servait à protéger le contenu d'une grande jarre, estampée elle aussi, tels les nombreux couvercles de jarres produits en *al-Andalus*, que ce soit au Portugal (Varella Gomes 2011, fig. 1.45, fig. 2 n°19) comme dans le sud de l'Espagne (Torremocha Silva, Oliva-Cozar 2002, p. 187).

Enfin, un bord de bassin caréné évoque par sa morphologie les grandes séries de *bacini* islamiques ornant fréquemment aux XII^e-XIII^e s. les églises pisanes et, dans une moindre mesure, provençales (Berti, Tongiorgi 1981, p. 166 ; Vallauri 1995). Ce bassin rejoint par ses caractéristiques techniques une autre coupelle (**fig. 23, n°4-5**) : ils sont tous deux façonnés dans la même pâte claire rosée, dure et grossière et recouverts, sur leur face interne ainsi que sur l'extérieur de la lèvre, d'une glaçure opacifiée verte à tendance jaunâtre, le tout leur conférant un aspect plutôt « rustique ».

2.1.6. Les céramiques islamiques émaillées et/ou glaçurées polychromes

Un grand bassin (**fig. 24, n°1**) découvert dans le quartier de l'Hôtel de Ville n'est pas sans rappeler certains *bacini* importés d'Ifriqiya (vraisemblablement de Tunisie) au XII^e s. et insérés sur les façades des églises de Pise en Italie (Berti, Tongiorgi 1981, p. 167, fig. 109, tav. CXXI ; Berti, Gelichi 1995, p. 132, 152, n°111, 153 n°111). L'intérieur de sa panse carénée est décoré du motif épigraphique stylisé « *al-yumm* » (le bonheur), peint en brun sous une glaçure turquoise opaque.

Ce décor est organisé en registre horizontal délimité par 2 larges filets bruns. Un bassin en tous points semblables – portant le même motif épigraphique peint en brun sous glaçure turquoise – a été découvert à proximité immédiate, dans le comblement d'un puits de la place Jules-Verne (Amouric *et al.* 1999, p. 11, fig. 21). Ce motif épigraphique est également identifié sur plusieurs bassins découverts à Carthage (Tunisie) datables des XI^e-XII^e s. (Daoulatli 1995, p. 75, 86-87 n°49-50 ; Berti Giorgio 2011).

Ce bassin était accompagné d'un vase à goulot étroit mouluré et deux anses, décoré en brun sous une glaçure opaque verte, provenant vraisemblablement de la même ambiance culturelle (**fig. 24, n°2**).

2.1.7. Les céramiques supposées siculo-maghrébines

La présence plus ou moins dense d'inclusions jaunâtres ou blanchâtres dans une pâte rouge, dure et fine relie plusieurs fragments dans un même ensemble. La plupart des exemplaires portent sur leur face visible un vernis vert allant du vert clair au vert bouteille, opacifié ou non. Mais des glaçures bicolores (jaunes et vertes) existent aussi, ainsi que dans de rares cas de l'émail blanc. Cet émail ou cette glaçure peut recouvrir aussi l'autre face pour les formes ouvertes ou être remplacé par une glaçure transparente, en excluant le pied. Les formes fermées sont recouvertes à l'intérieur du même vernis qu'à l'extérieur, uniquement sur le rebord, le reste de la surface interne pouvant soit porter une glaçure transparente soit rester nue. Les formes sont fines, leur façonnage et leur couverture de qualité.

L'essentiel du répertoire des formes ouvertes consiste en coupes et coupelles hémisphériques portées par un pied annulaire et dont la lèvre peut être étirée jusqu'à former un marli (**fig. 25, n°1-7**). Un cas unique de lèvre simple redressée est recensé place Villeneuve-Bargemon (**fig. 25, n°13**) ainsi qu'un couvercle reconnaissable au listel permettant de le maintenir sur son réceptacle et qui, lui, est entièrement recouvert d'émail turquoise (**fig. 25, n°12**).

Les pots sont globulaires à col court et cannelé sous une lèvre effilée (**fig. 25, n°8-11**). Ils ne semblent pas comporter d'anse, au contraire des petites jarres à col haut et mouluré (**fig. 26, n°1-6**). Ces dernières, souvent bicolores, possèdent une panse piriforme, un col droit ou évasé et 2 anses, comme l'atteste le seul exemplaire complet découvert à Marseille dans un puits de la place Jules-Verne (Amouric *et al.* 1999, fig. 30). Ces anses sont attachées en général sur les moulures soulignant la jonction col/panse et retombent au-dessus du diamètre maximal de la panse. Ces éléments de préhension sont de morphologie variée : de section ovale

parfois aplatie (**fig. 26, n°12-14**), bifide avec ergot et/ou pousier (**fig. 26, n°6, 15**). Peuvent vraisemblablement être associés à ces jarres des bords à col haut et lèvre simple, parfois soulignés de cannelures (**fig. 26, n°7-8**) ; à moins qu'ils n'appartiennent à des cruches telle celle découverte complète à Gémenos (Démians d'Archimbaud, Vallauri 1998, fig. 25). Jarres, cruches, et sans doute pots globulaires, reposent sur des pieds annulaires (**fig. 26, n°9-11**).

Ces produits sont attestés de manière récurrente dans les contextes provençaux des XII^e et XIII^e s. (Amouric *et al.* 1999, p. 14-15, fig. 28, 30-31), mais également en Italie à Gênes (Cabona *et al.* 1986, p. 454-482, fig. 42-53 tav. VII) et en Espagne à Barcelone (Beltran, à paraître). Il n'est pas rare de les découvrir dans certains chargements accompagnés de jarres islamiques estampées, comme sur l'épave de l'îlot aux Moines en Corse (Amouric *et al.* 1999), ou encore à Rougiers et à Marseille (Démians d'Archimbaud 1980 ; Vallauri 1997a). Les analyses effectuées sur des échantillons génois comme marseillais confirment l'hypothèse d'une production sicilienne ou maghrébine (Capelli *et al.* 2006, p. 194 ; Capelli *et al.* 2010).

2.1.8. Les céramique à décor de cuerda seca partielle

Alors que la *cuerda seca* totale, souvent comparée à la technique de l'émail cloisonné, privilégie l'emploi de trois couleurs – vert, brun et jaune – posées sur émail blanc, la *cuerda seca* partielle n'emploie que deux couleurs – le vert et le brun – posé sur la pâte qui reste nue en grande partie. Ces deux techniques issues de l'Andalousie (*al-Andalus*) y cohabitent de la fin du X^e jusqu'au début XII^e s. (Rossello Bordoy 1995, p. 108) et la *cuerda seca* partielle demeure en vigueur durant tout le XII^e s. (Déléry 2003 ; Déléry 2004). La fabrication de céramiques à décor de *cuerda seca* partielle est attestée à Almería, Malaga et dans la région valencienne (Démians d'Archimbaud *et al.* 1986, p. 45). Les découvertes de ce genre sont très rares en Provence (Vallauri 1995 ; Démians d'Archimbaud, Vallauri 1998). Le fragment de panse retrouvé place Villeneuve-Bargemon appartient à une petite jarre (*jarrita*) (**fig. 27**). Ces formes portées par un pied annulaire possèdent un corps globulaire surmonté d'un col cylindrique et deux anses qui s'attachent au niveau du bord et s'ornent d'un décor organisé en registres horizontaux (Jimenez Catillo, *et al.* 1997). Il s'agit le plus souvent de décor à motifs géométriques ; ici, le registre inférieur consiste en une ligne de glaçure verte cernée de brun, le registre immédiatement supérieur représente une série de triangles alternés où l'épaisse glaçure verte est emprisonnée à l'intérieur de traits bruns.



Fig. 24. Céramiques islamiques émaillées et/ou glaçurées polychromes, importées au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

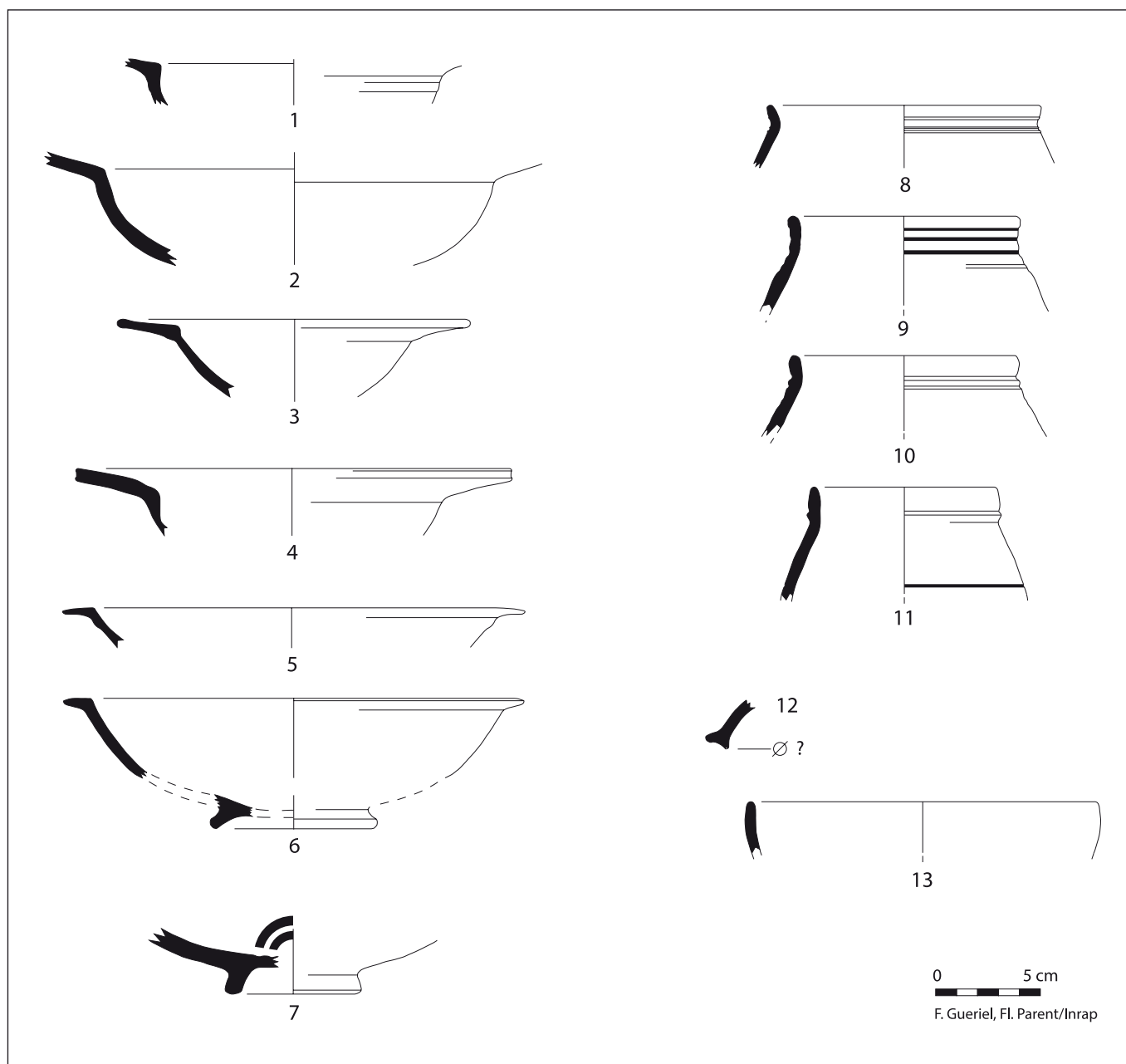


Fig. 25. Céramiques supposées d'origine siculo-maghrébine, importées au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

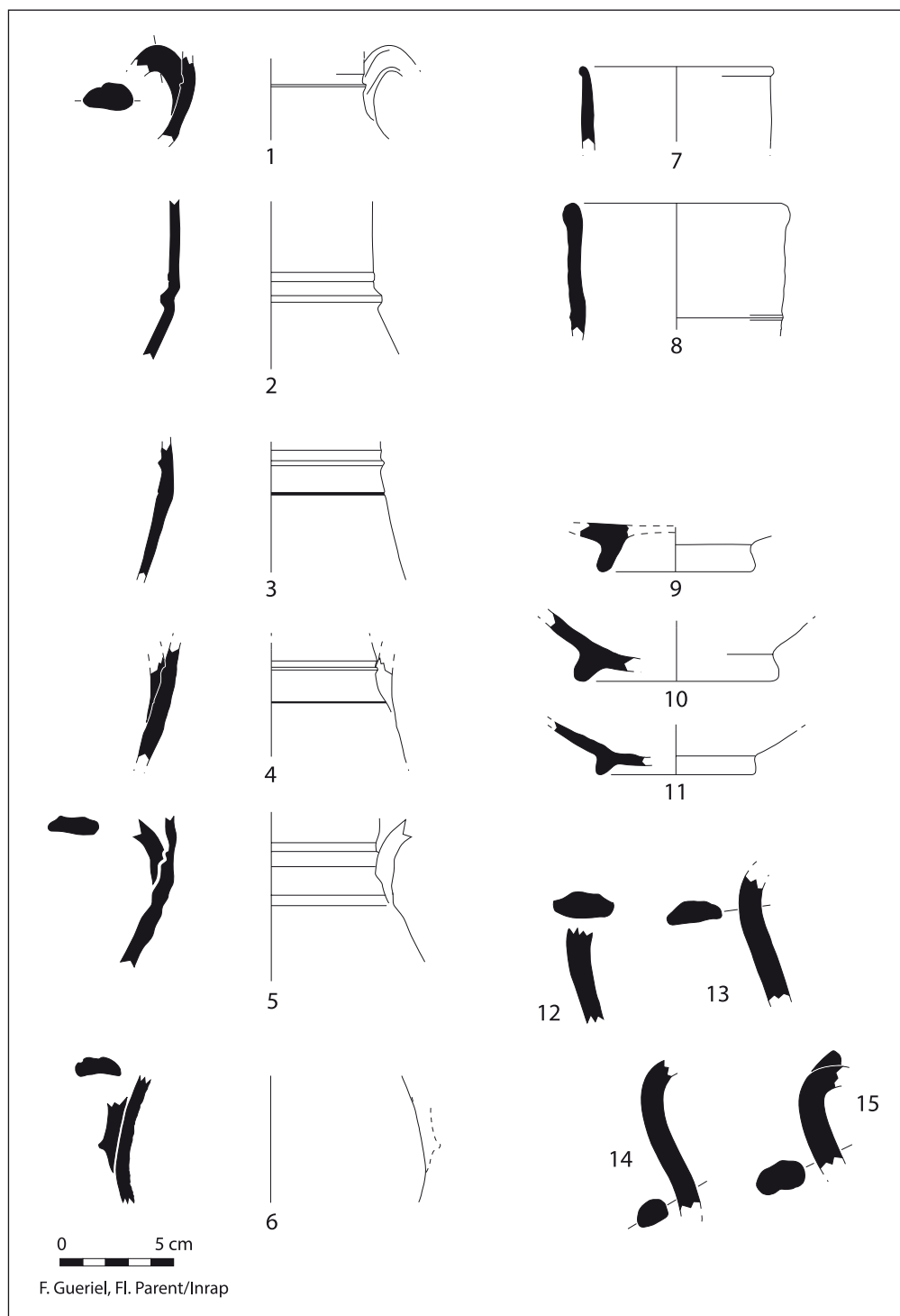


Fig. 26. Céramiques supposées d'origine siculo-maghrébine, importées au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

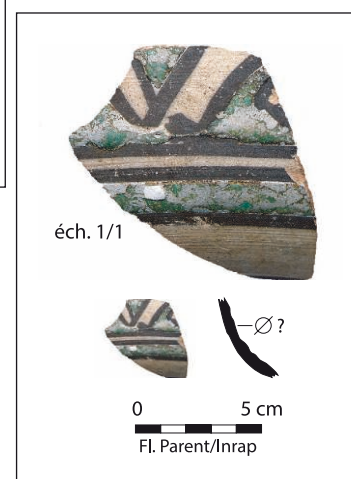


Fig. 27. Céramique à décor de *cuerda seca* partielle, importée au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

2.1.9. Les céramiques à pâte siliceuse et décor polychrome

Un pied annulaire de forme ouverte en pâte blanche siliceuse, très haut et fin, formant piédouche, est à signaler pour sa qualité exceptionnelle (**fig. 28**). L'intérieur porte un décor polychrome d'une extrême finesse accompagné d'une glaçure alcaline transparente : les motifs sont cernés de filets noirs très fins, les motifs floraux remplis de rouge (boutons de fleurs ?) sont séparés par un aplat jaune ou vert. Le revers porte la même glaçure transparente sauf le pied qui semble nu.

De tels objets ont rarement été découverts dans notre région : six fragments à décor polychrome ont été recensés (Thiriot 1991, p. 296, fig. 4 ; Thiriot 1995, p. 26), un seul d'entre eux portant une ornementation utilisant le rouge : un fragment d'albarello découvert à Avignon (Thiriot 1991, p. 296, fig. 4.4 ; Thiriot 1995, p. 26, 39 n°10). La provenance exacte de cette céramique luxueuse est difficile à déterminer, d'autant que de multiples auteurs se sont penchés sur la question sans jamais la résoudre. L'emploi d'une argile siliceuse avec glaçure alcaline et décor est généralement attribué au Proche et au Moyen-Orient (Thiriot 1991, p. 296-297 : origine « mamelouk syro-égyptienne ») et les affinités de décor avec les productions iraniennes et syriennes souvent évoquées. L'usage du rouge dans les motifs, floraux notamment, ainsi que la délicatesse des dessins sont signalés dans les poteries dites « de *minā'i* », une production iranienne des XII^e-XIII^e s. (Allan 1971, p. 30 ; Grube 1976, p. 195) ainsi que dans des productions supposées syriennes ou égyptiennes du XIII^e s. et souvent désignées sous le terme générique de Rusafa (Grube 1976, p. 268 ; Soustiel 1985, p. 118-121 et fig. 255). Toutes ces productions seraient les précurseurs des célèbres productions ottomanes. Seule la découverte d'un ou plusieurs ateliers permettrait de trancher les diverses opinions.

2.2. La Méditerranée orientale ou supposées telles

Une poignée de produits témoigne des échanges de la cité phocéenne avec Byzance et le monde grec. Ce commerce avec le Levant chrétien fut probablement relayé pour l'essentiel par les cités italiennes.

2.2.1. Les céramiques à pâte claire, engobées et glaçurées, en provenance de Méditerranée orientale

Un premier groupe, apparemment homogène, peut facilement être rapproché de découvertes effectuées au Palazzo Ducale à Gênes (Cabona *et al.* 1986, p. 471-472) et plus récemment à Naples (Carsana 2002, p. 501).

Les pièces présentent une pâte de couleur beige clair ou beige foncé, contenant une grande quantité de mica doré ainsi que des inclusions ferrugineuses ou blanches et des particules anguleuses translucides pouvant atteindre 2 mm environ (visibles en surface des pièces). Elles sont recouvertes à l'intérieur d'un engobe blanc et d'une glaçure qui est transparente pour la plupart, parfois colorée en jaune monochrome (**fig. 29, n°1**) ou vert monochrome (**fig. 29, n°3**). Engobe et glaçure débordent largement sur l'extérieur de la lèvre.

Il s'agit essentiellement de formes ouvertes : coupelles hémisphériques à lèvre simple (**fig. 29, n°1-2**) ou à marli (**fig. 29, n°3, 5-6**), auxquelles ne sont associables que des fonds annulaires (**fig. 29, n°4, 7, 8, 10**). La plupart des fragments portent encore la trace d'un décor tracé en vert sous la glaçure transparente, décor informel mêlant traits, points et taches (**fig. 29, n°4-7, 9-10**).

Les formes fermées semblent beaucoup plus rares : un fragment retrouvé rue Trinquet porte une glaçure vert bouteille recouvrant l'engobe blanc et, dans le quartier de l'Hôtel de Ville, deux fragments d'un même vase à liquide à panse cannelée et au fond plat sont enduits partiellement sur la surface externe d'un engobe blanc et recouverts entièrement d'une glaçure transparente (**fig. 29, n°11-12**).

Les analyses effectuées sur certains exemplaires de Gênes situent cette production dans l'Attique. Les vases marseillais comme génois peuvent aussi être confrontés à un groupe de *bacini* de Pise datable de la première moitié du XII^e s., que les analyses chimiques renvoient à une possible production de la Grèce nord-orientale, de l'Anatolie ou d'une quelconque île égéenne (Carsana 2002, p. 502-503). À Gênes, ils sont issus de contextes de la seconde moitié du XII^e et du début du XIII^e s. (Cabona *et al.* 1986, p. 472), à Naples de contextes du début du XII^e jusqu'au début du XIII^e s. (Carsana 2002, p. 503), datations confirmées par d'autres découvertes du sud de l'Italie et de Sicile (Di Gangi, Lebole 1997 ; Molinari 1997).

2.2.2. Les céramiques à pâte rouge, engobées et glaçurées, en provenance de Méditerranée orientale

Un deuxième ensemble (**fig. 30, n°1, 3-5**) offre une pâte rouge brique, dure, fine et vacuolaire, contenant quelques inclusions jaunâtres. L'extérieur montre des stries de tournage bien marquées. Les pièces, toutes des formes ouvertes, portent un engobe épais sur leur face interne tandis qu'une glaçure de couleur vive recouvre l'intégralité des vases. Les formes, bien qu'épaisses, sont tournées et retouchées avec soin. Il s'agit d'un plat à marli très développé, de couleur jaune paille et de plusieurs fonds annulaires dont l'un, à glaçure verte, est orné d'un décor brun (**fig. 30, n°3**).

Toujours dans la série des décors peints, un fond annulaire surcreusé présente au revers un engobe rouge de type barbotine tandis qu'un décor brun linéaire semble tracé au recto, sous la glaçure jaune qui recouvre l'engobe blanc (**fig. 30, n°6**).

Enfin, un dernier bord possède une pâte rose à grise, très dure, surtout en comparaison des précédentes, et toujours quelques paillettes de mica (**fig. 30, n°2**). La forme de la pièce est élaborée et élancée, avec une petite lèvre étirée surmontant la panse hémisphérique. Au revers, les stries de tournage et de tournassage sont bien visibles. Le décor est lui aussi plus élaboré. Bien que toujours informel, il allie le jaune et le vert, tous les points et aplats verts étant cernés d'un mince filet jaune. Le revers ne porte toujours pas de glaçure ni aucun revêtement à part l'engobe débordant sur la lèvre.

2.2.3. *Le sgraffito byzantin*

La technique de décoration incisée est caractéristique de la production byzantine médiévale la plus célèbre et la plus couramment illustrée. Elle consiste à inciser les décors dans l'engobe, le plus souvent de couleur claire, préalablement déposé sur le vase. Ces incisions plus ou moins larges ou profondes laissent apparaître la couleur de la pâte et produisent ainsi un décor en réserve. Celui-ci peut, ou non, être rehaussé de couleur et le vase est ensuite recouvert uniformément de glaçure transparente ou colorée. De nombreux ateliers byzantins ont pratiqué cette technique au Moyen Âge, mais peu sont connus de nos jours. Les quelques exemplaires retrouvés à Marseille témoignent de cette diversité.

Le fragment **fig. 31, n°1**, recouvert de glaçure verte, pourrait appartenir aux productions de la mer Égée, connues par une cargaison coulée au large de Rhodes à la fin du XII^e s. (épave de Castellorizo), notamment celles dont les décors de lignes incurvées évoquent des tentacules de poulpe (Papanikola-Bakirtzi 1999, p. 143-151. Vallauri *et al.* 2003, p. 144, fig. 7.6-7, fig. 8 ; Amouric *et al.* 1999, p. 21, fig. 49-50). À défaut de présenter une lèvre redressée comme ses consœurs de l'épave, la coupe marseillaise présente de fortes affinités avec celles-ci par ses caractéristiques de décor et de pâte (argile rouge contenant des nodules rouges et blancs).

Le plat à marli **fig. 31, n°3** offre un décor foisonnant malgré la taille réduite du fragment conservé : le treillis d'incisions ornant l'intérieur est rehaussé de glaçure jaune et coulures vertes, tandis que l'extérieur non décoré est recouvert d'une glaçure plombifère épaisse laissant apparaître la couleur rouge de la pâte.

Le groupe des *Zeuxippus Ware* et de leurs imitations (**fig. 31, n°2, 4**) fait partie des productions de céramiques médiévales byzantines les plus reconnues

mais encore mal identifiées. Il s'agit toujours de fines coupes à la pâte brun rouge, engobées et revêtues d'une glaçure plombifère de belle qualité, au décor alliant fines incisions et champlévé. Ce type de céramiques est maintenant assez bien connu dans notre région : il est distribué dès le milieu du XII^e s. et perdure au siècle suivant (Vallauri *et al.* 2003). Sa diffusion est assez large en Méditerranée, du Levant au sud de la France en passant par l'Italie, la Mer Noire et l'Égypte. Les analyses pétrochimiques suggèrent des centres de productions multiples (François 1997 ; Waksman, François 2004-2005 ; Waksman *et al.* 2008). À Marseille et sur le littoral provençal, une dizaine de fragments ont été reconnus qui apparaissent systématiquement dans les niveaux du début du XIII^e s. (Vallauri *et al.* 2003, p. 147) mais les exemplaires de la seconde moitié du XII^e sont beaucoup plus rares ; deux seulement ont été recensés à Marseille. Un bord de coupelle, simple et relevé, à pâte rouge fine, dure et bien cuite, provient des environs de l'Hôtel de Ville. L'intérieur de cette pièce d'environ vingt centimètres de diamètre porte un décor en champlévé associé à des incisions plus fines rehaussées de brun, sur un engobe blanc jaunâtre et sous une glaçure transparente, ce décor figure une patte d'animal (**fig. 31, n°4**). Une coupe de plus grande dimension présente une pâte très cuite, presque grésée. Elle est décorée d'incisions fines dans l'engobe blanc, rehaussées de brun, le tout recouvert d'une glaçure épaisse transparente orangé (**fig. 31, n°2**). Il est probable que la pièce s'ornait d'un motif central aujourd'hui disparu, à l'image de certaines productions supposées chypriotes (Stern, Waksman 2003, p. 172).

2.2.4. *Les céramiques à pâte rouge glaçurées attribuables à la Méditerranée orientale*

Les productions de céramiques utilitaires des régions byzantines sont encore mal connues. Les nombreuses études portant sur les productions de ces contrées traitent principalement des productions à ornementation plus ou moins élaborée et les céramiques considérées comme communes ont largement été laissées pour compte. Longtemps ignoré, ce groupe a été mis en lumière par de récentes fouilles et travaux. Deux articles de synthèse (Vallauri *et al.* 2003 ; Capelli *et al.* 2006), faisant suite à une série d'analyses, dressent l'inventaire des découvertes dans notre région et l'état actuel de nos connaissances en ce domaine, complétés par une étude typologique et chronologique du matériel médiéval découvert au Liban, dans la ville de Beyrouth (Homsy-Gottwalles 2009).

Tous les éléments présentés ici proviennent du quartier de l'Hôtel de Ville.

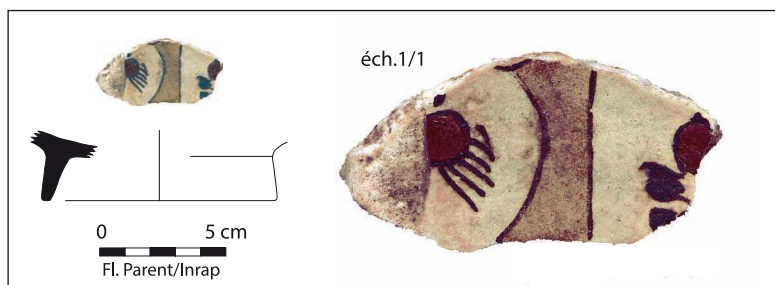


Fig. 28. Céramiques à pâte siliceuse et décor polychrome, importées au XII^e s.
Place Villeneuve-Bargemon.

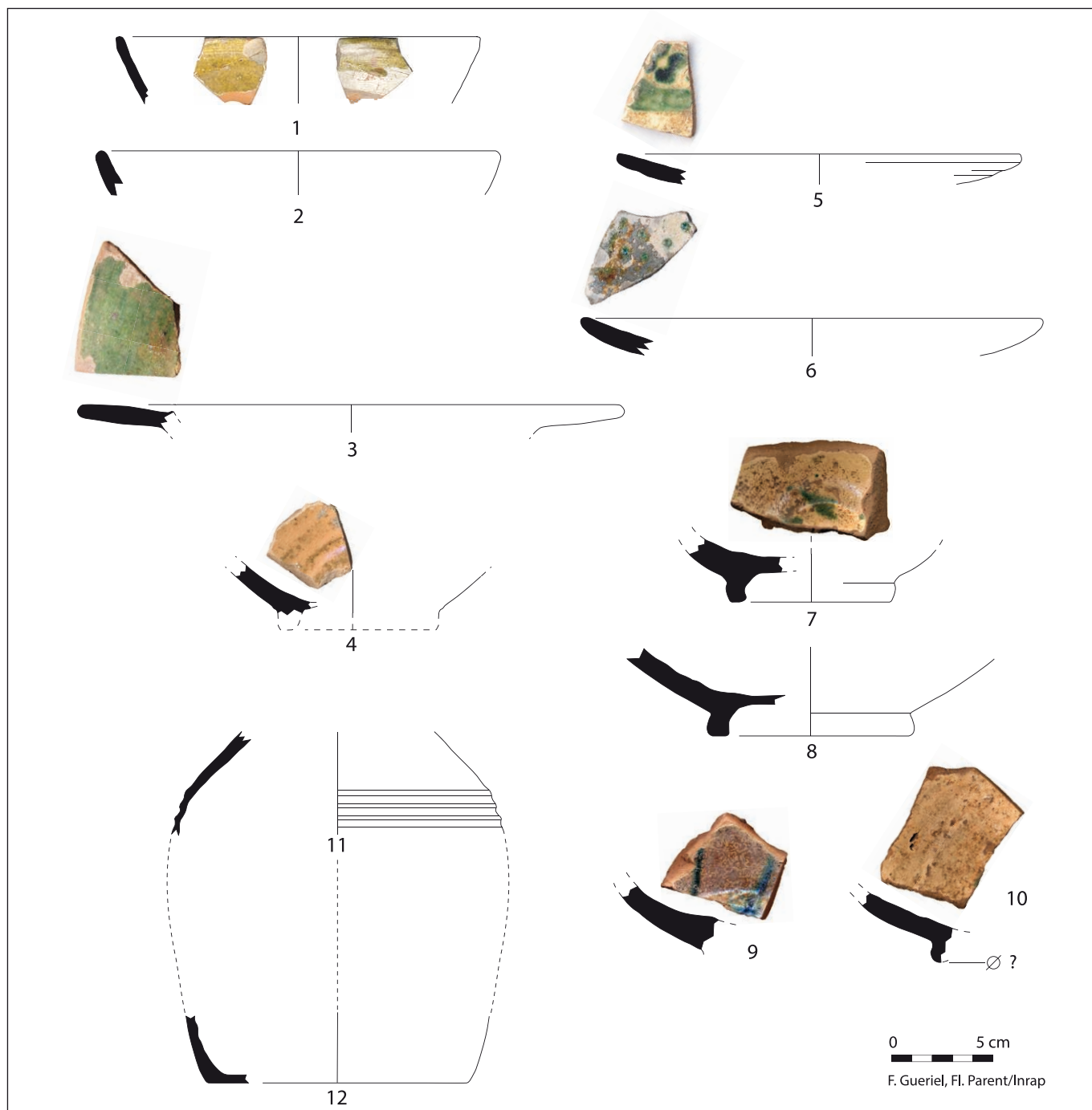


Fig. 29. Céramiques à pâte claire micacée, engobées et glaçurées en provenance de Méditerranée orientale au XII^e s.
1 : rue Trinquet ; 2-12 : place Villeneuve-Bargemon.

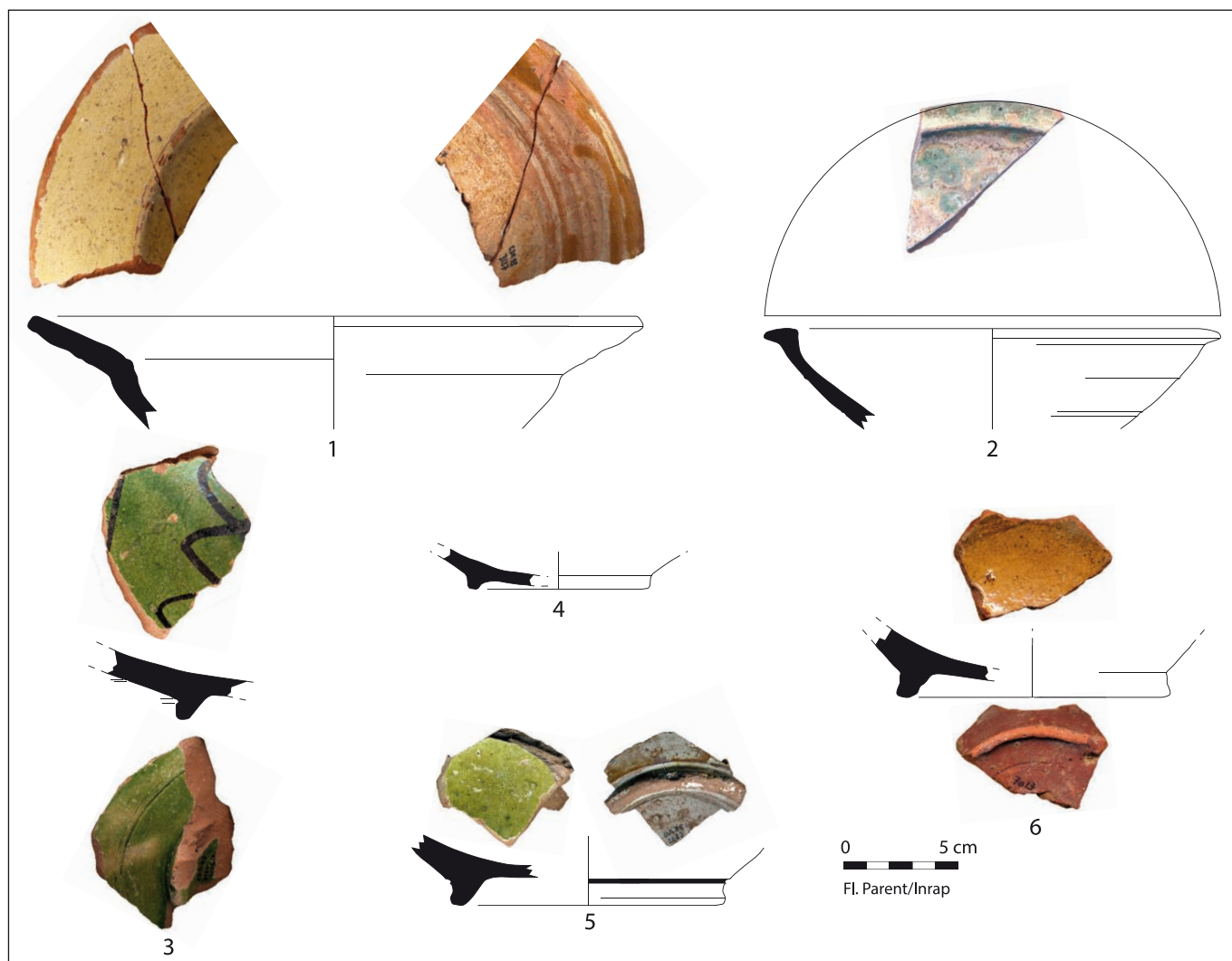


Fig. 30. Céramiques à pâte rouge, engobées et glaçurées en provenance de Méditerranée orientale importées au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

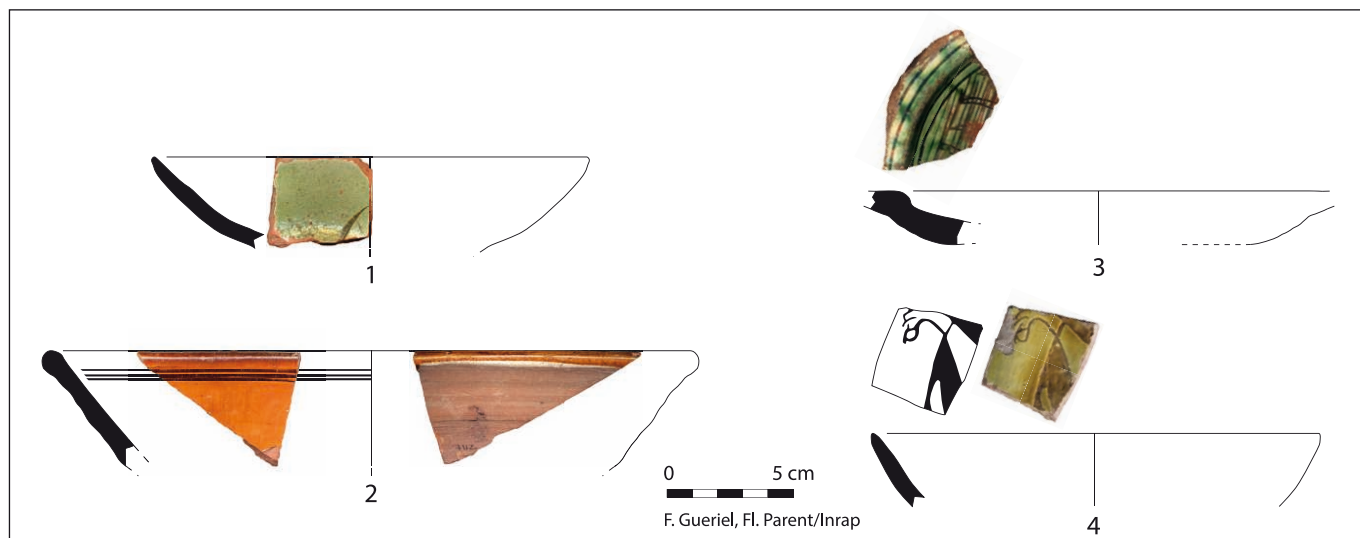


Fig. 31. Sgraffito byzantin importé au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

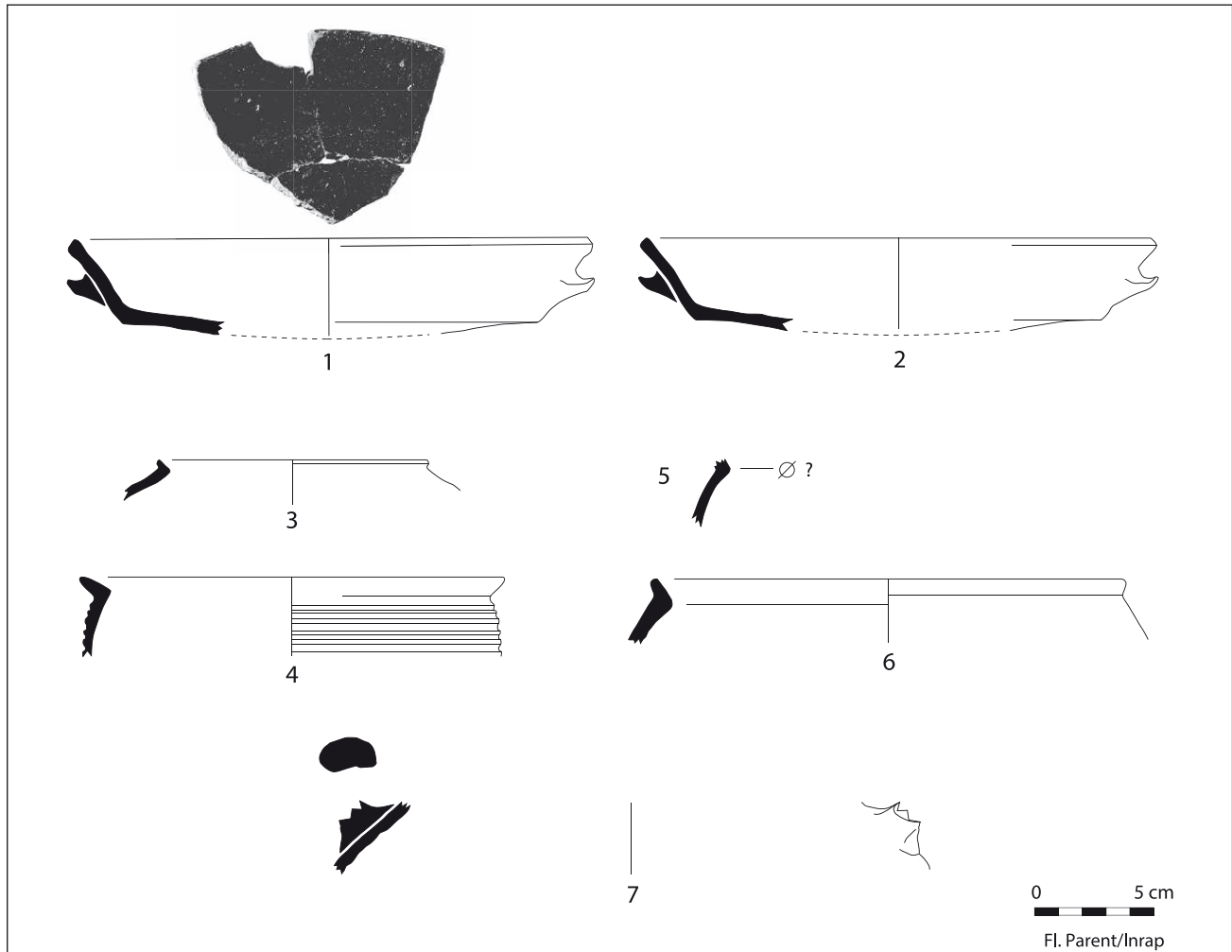


Fig. 32. Céramiques à pâte rouge et glaçure plombifère transparente, importées de Beyrouth au XII^e s. (ou supposées telles).
Place Villeneuve-Bargemon.

D'usage proprement culinaire, des fragments de poêles et de pots/marmites présentent une pâte fine et dure, rouge, et des parois fines. La surface interne de ces formes porte une glaçure transparente marron foncé tandis que la surface externe est laissée nue. Ces formes sont de petite taille. Les poêles sont à lèvre simple, à paroi légèrement déversée, fond bombé, et sont munies de tenons fins et plats en forme d'ailette (**fig. 32, n°1-2**). Les pots globulaires (**fig. 32, n°3-4**), sans col, ont des lèvres étirées perpendiculairement à la panse qui peut être cannelée à l'extérieur. Ces pots devaient également posséder des préhensions à ailettes. Les résultats des analyses géochimiques et archéométriques s'entendent pour les attribuer à la région de Beyrouth (Capelli *et al.* 2006, p. 190 ; François *et al.* 2003, p. 333). Tous ces récipients culinaires rappellent, par leur forme et leur pâte, et à l'exception de la glaçure, les productions de l'Antiquité tardive issues des mêmes contrées. Plusieurs autres fragments de pots globulaires à lèvre étirée (**fig. 32, n°5-6**)

ainsi qu'une marmite à deux anses (**fig. 32, n°7**) sont assimilables aux mêmes productions, par leur typologie et par leur caractéristique de pâte, bien qu'aucune analyse n'ait été effectuée sur ceux-ci.

Auparavant intégrée au même groupe levantin sur une base typologique, une petite série de pots ou marmites globulaires (**fig. 33, n°1-3**) en a définitivement été écartée par les analyses archéométriques. Ces ustensiles de cuisson, destinés à recevoir un couvercle comme l'indique le listel de leur lèvre, proviendraient plutôt de la zone égéenne ou d'Anatolie occidentale (Capelli *et al.* 2006, p. 190-191).

D'autres exemplaires sont à rapprocher de séries découvertes en Italie au Palazzo Ducale de Gênes (Cabona *et al.* 1986) dans des contextes également datés du XII^e s. et du début du XIII^e s. Pour l'essentiel, il s'agit de coupelles hémisphériques à lèvre fine et déversée (**fig. 34, n°1**), desquelles peut être rapproché un fond annulaire haut et fin formant piédouche (**fig. 34, n°2**). L'intérieur

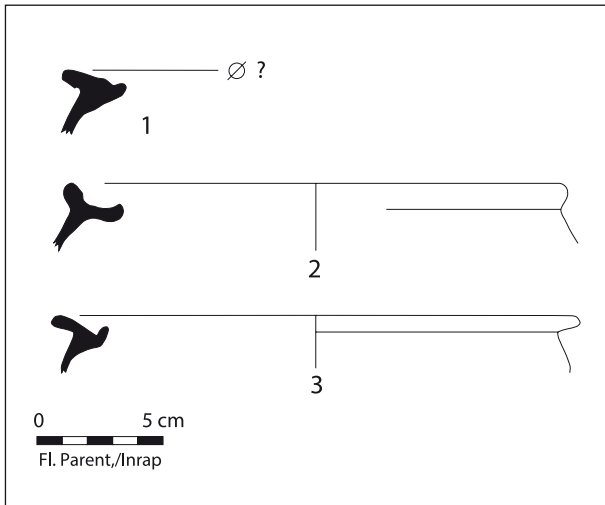


Fig. 33. Céramiques à pâte rouge et glaçure plombifère transparente, en provenance des régions égéo-anatoliennes au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

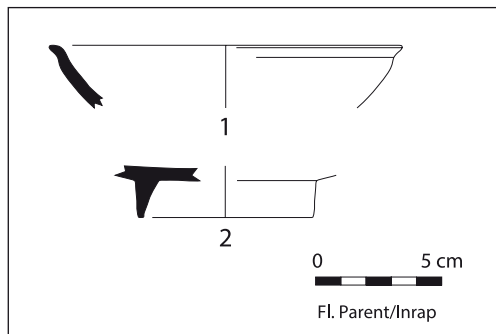


Fig. 34. Céramiques à pâte rouge et glaçure teintée au manganèse, importées de Méditerranée orientale au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

est recouvert par une glaçure épaisse, lisse et brillante, colorée au manganèse, qui confère à la surface une teinte et un aspect de « peau d'aubergine ». L'extérieur est parfois revêtu d'une glaçure transparente. Ces produits de très bonne qualité étaient, sans doute aucun, destinés au service. La série est pour l'instant attribuée à l'aire byzantine (Grèce) par les analyses minéralogiques effectuées sur certains exemplaires du Palazzo Ducale (Cabona *et al.* 1986, p. 465), tandis que les résultats d'analyses géochimiques de l'échantillonnage marseillais excluent les productions similaires de Beyrouth et de Chypre (Vallauri *et al.* 2003 ; François *et al.* 2003).

3. Les céramiques d'origine incertaine

Bon nombre de produits en céramique demeure encore de provenance inconnue : soit qu'ils ne trouvent aucun parallèle dans la littérature, soit que les analyses

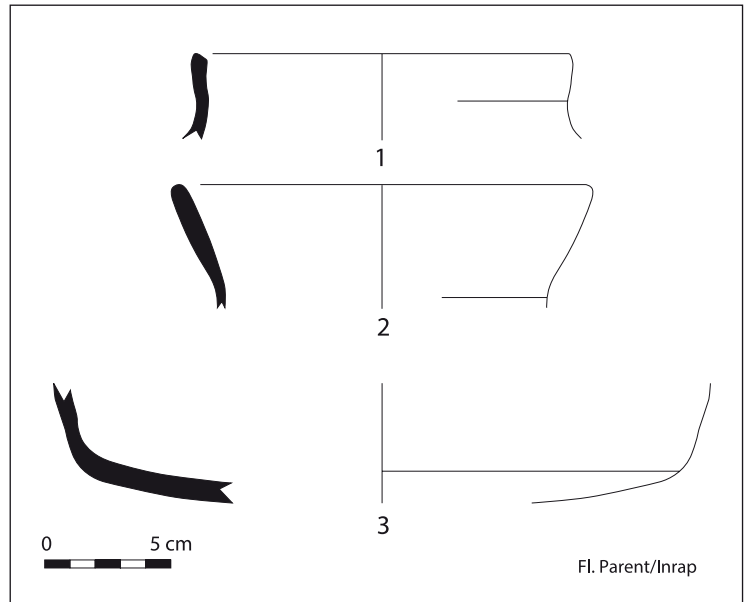


Fig. 35. Céramiques modelées à pâte rouge et glaçure plombifère, d'origine indéterminée, importées au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

dont certains ont pu bénéficier ont donné des résultats trop « génériques », c'est à dire communs à de multiples secteurs autour de la Méditerranée.

3.1. Les céramiques modelées à pâte rouge grossière glaçurée

Les céramiques modelées à pâte rouge grossière glaçurées, importées, arrivent dans notre région dès le XII^e s. Elles sont, de toutes les céramiques importées sur le sol marseillais à cette époque, parmi les mieux représentées avec les siculo-maghrébines. L'essentiel du répertoire consiste alors en marmites de forme globulaire, à fond bombé, col et lèvre simple, et sont souvent munies de tenons de préhension (fig. 35). Les fragments de plats, le plus souvent à tenons également, sont plus rares. Ces vases sont façonnés dans une argile rouge, grossière et granuleuse, qui contient de gros nodules ferrugineux ; leurs parois sont massives et l'intérieur est généralement recouvert de glaçure transparente épaisse. L'extérieur du fond porte souvent des traces de lissage. Leur origine était autrefois attribuée à la Ligurie, car retrouvés en grand nombre dans cette région (Mannoni 1975, p. 57-60 ; Cabona *et al.* 1986, p. 479, tav. V, 2-3). Mais cette origine est aujourd'hui remise en cause par de récentes analyses minéralogiques et pétrographiques, les résultats ajoutant maintenant à la première hypothèse celle d'une production en Provence (Capelli *et al.* 2006, p. 189 ; Capelli *et al.* 2010, p. 937).

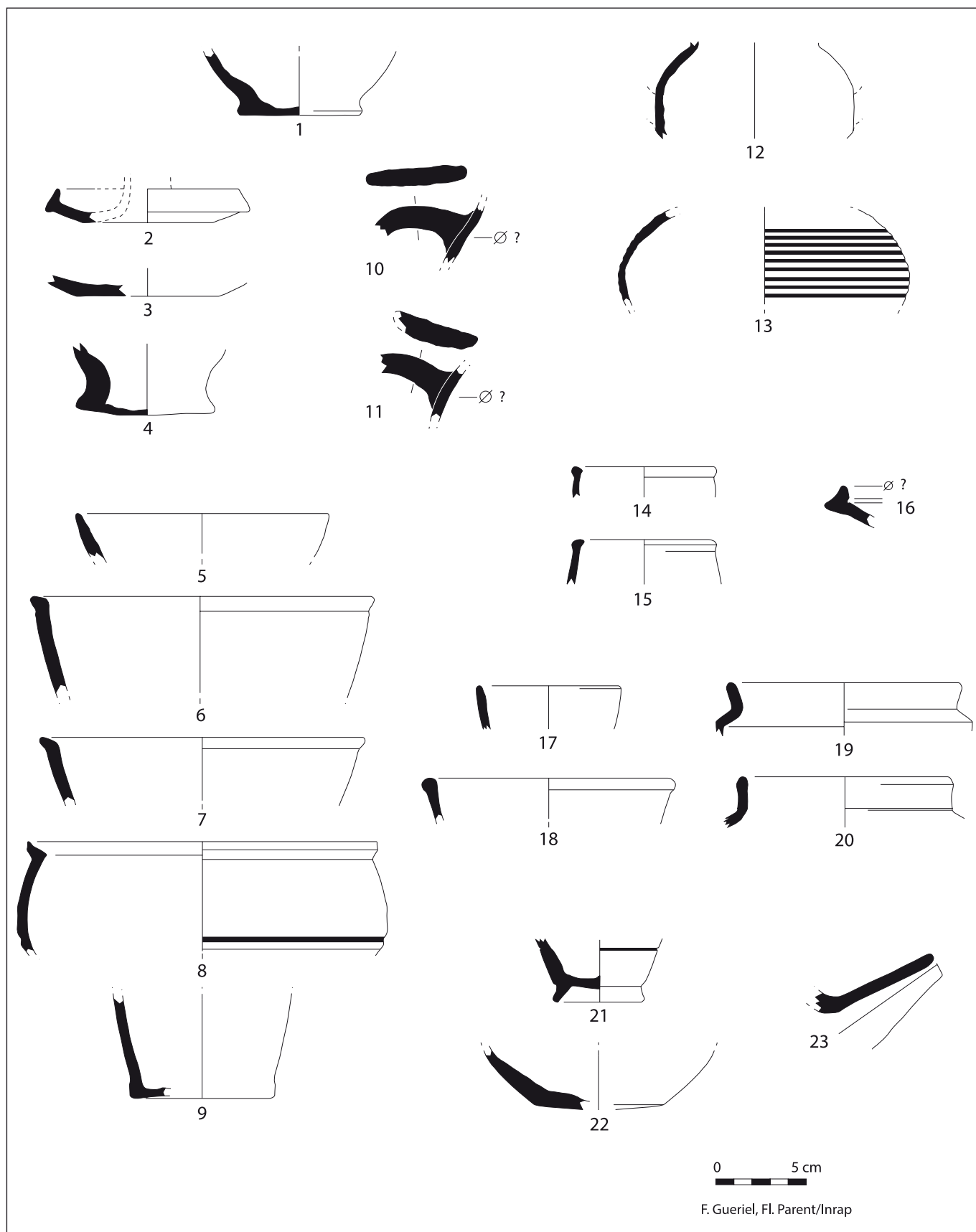


Fig. 36. Céramiques à pâte rouge et glaçure plombifère transparente, d'origine indéterminée, importées au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

3.2. Les autres céramiques à pâte rouge et glaçure plombifère d'origine indéterminée

Les derniers éléments n'ont pu s'intégrer à aucun des groupes précédemment évoqués. Même si certains ont bénéficié d'analyses pétrographiques (Capelli *et al.* 2006 et 2010), leur origine demeure toujours indéterminée sans qu'aucune hypothèse ne puisse être valablement exprimée pour l'instant. Ils sont donc tous rassemblés ici. Même s'ils offrent des différences flagrantes dans leur pâte, leur typologie et leur revêtement, ils sont réunis, en dehors de l'indétermination de leur origine, par leur mode de cuisson en atmosphère oxydante (ce qui confère aux vases leur couleur rouge) et par leur couverte plombifère transparente (qui peut dans de rares cas être colorée : **fig. 36, n°1-3**).

À l'intérieur de cet ensemble disparate, quelques sous-groupes peuvent être individualisés sur des critères essentiellement d'apparences de pâtes ou de revêtements.

Un premier groupe (**fig. 36, n°1**) rassemble des fragments appartenant tous à des pichets. Ces vases à panses piriformes cannelées et à fond plat dégagé sont recouverts d'une glaçure vert bouteille. Par leurs caractéristiques, ils pourraient éventuellement être rapprochés des pichets cannelés à glaçure verte connus au siècle suivant dont l'origine se situerait en Catalogne (Capelli *et al.* 2010).

Trois autres objets peuvent être réunis dans un autre groupe : deux coupelles de lampes et un pichet (**fig. 36, n°2-4**). Ils ont subi une partie de leur cuisson en atmosphère réductrice conduisant à une teinte grisâtre de la pâte et une coloration olivâtre de la glaçure miel sur une partie des pièces. En outre, ces objets présentent de légers défauts, déformations ou bulles d'air emprisonnées dans les parois.

Un troisième regroupement associe des objets en pâte rouge rosâtre à surface externe beige. La pâte contient de nombreuses inclusions blanches et ferrugineuses de petite taille, ainsi que quelques paillettes de mica. Seul l'intérieur est recouvert d'une glaçure transparente, débordant à l'extérieur sur le haut de certains objets. Les formes ouvertes s'apparentent à des bols et des jattes (**fig. 36, n°5-7**) à lèvre simple effilée ou arrondie et déversée vers l'extérieur. Le pot/marmite **n°8** adopte une forme globulaire soulignée d'une ou plusieurs cannelures à mi-hauteur, son extrémité est directement repliée vers l'extérieur pour former une lèvre rectangulaire. Le fond **n°9** appartient à une forme fermée indéterminée : il est légèrement concave et l'extérieur est retouché pour former un léger talon anguleux.

Quelques fonds bombés de grande dimension et des anses en boudin présentent une pâte rouge, grossière et granuleuse, qui contient de grosses inclusions blanches,

translucides et rouges. La glaçure qui recouvre partiellement l'intérieur de ces pots-marmites est épaisse, « piquetée », transparente, de couleur jaune à verte. La surface externe des fonds est noircie, témoignant, s'il le faut, de leur usage culinaire.

Le reste des récipients n'offre pas de similitudes entre eux. Une description de chaque objet serait fastidieuse et peu enrichissante puisque leur origine est totalement inconnue. Ils contribuent cependant à illustrer la diversité des apports à l'intérieur de la cité marseillaise et la diversité des ustensiles utilisés (**fig. 36, n°10-23**) : marmites à anses rubanées, pots ou pichets à panse plus ou moins globulaire, pots à parois verticales, vase à liquide à bec tubulaire ; lampe et bol complètent cet assemblage hétéroclite.

3.3. Les céramiques à couverte opacifiée indéterminée

Les quelques formes ouvertes présentées dans ce paragraphe réunissent des céramiques dont le dénominateur commun est une couverte blanche opacifiée. L'altération et la corrosion de ces coupes et coupelles sont telles qu'il est difficile de se prononcer sur un émail ou sur un engobe blanc recouvert de glaçure : seules des analyses permettraient de lancer une affirmation.

La forme élégante et fine de la coupelle à lèvre effilée et paroi hémisphérique et du fond annulaire surcreusé (**fig. 37, n°1-2**) n'est pas sans rappeler celle des

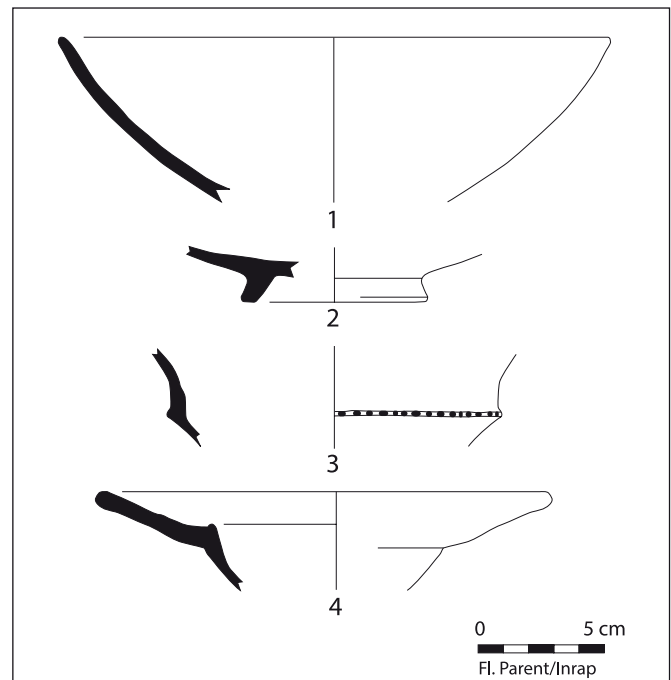


Fig. 37. Céramiques à couverte opacifiée indéterminée, importées au XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

productions émaillées islamiques du sud de l'Espagne, et notamment celles de Malaga. Il en est de même pour trois fragments de coupe carénée et décor de godrons imprimé sur cette carène (**fig. 37, n°3**).

Enfin, une coupe à marli très développé (**fig. 37, n°4**) et panse en calotte profonde porte une couverte interne épaisse mais très concrétionnée, débordant à peine sur l'extérieur du marli. Sa pâte beige, calcaire et tendre, les très nombreuses et fines paillettes de mica doré, ainsi que le tournassage soigneux de l'extérieur de la forme la rapprocheraient des productions engobées et glaçurées à pâte claire micacée évoquées légèrement plus haut (cf. *supra* § 2.2.1.), mais la forme est ici plus fine et plus élégante.

4. Conclusion

Les découvertes de cette époque sont encore rares dans nos régions. Qu'elles aient lieu à Marseille, et qu'elles y soient aussi nombreuses n'est pas le fruit du hasard mais bien lié à l'activité économique de cette cité

entièrement tournée vers son port et par là-même vers la Méditerranée. Que les confrontations les plus proches se trouvent en Italie dans les cités portuaires d'égale importance que sont Gênes et Naples, ou en Sicile (Cabona *et al.* 1986 ; Molinari 1997 ; Carsana 2002), n'est pas une coïncidence non plus.

Toutes les importations évoquées dans ce chapitre mettent en exergue que les relations inter-méditerranéennes ne se limitent pas aux conflits des croisades. Au contraire, les relations commerciales avec le Maghreb, l'Orient et le Proche-Orient sont nettement privilégiées. Cependant, rares sont ces importations qui pénètrent à l'intérieur des terres. Les productions locales et régionales, logiquement et abondamment utilisées dans toute la Provence, semblent bien moroses et monotones face à la diversité des produits étrangers : absence de revêtement, répertoire cantonné presque exclusivement aux pots et aux pégaus, donc aux récipients utilitaires. Ces « carences » sont comblées par l'adoption, certes en quantité limitée, de produits importés ; produits dont les officines provençales vont rapidement s'inspirer.